

INDEXÉ

Le Courrier

PUBLICATION DE L'ORGANISATION DES NATIONS UNIES



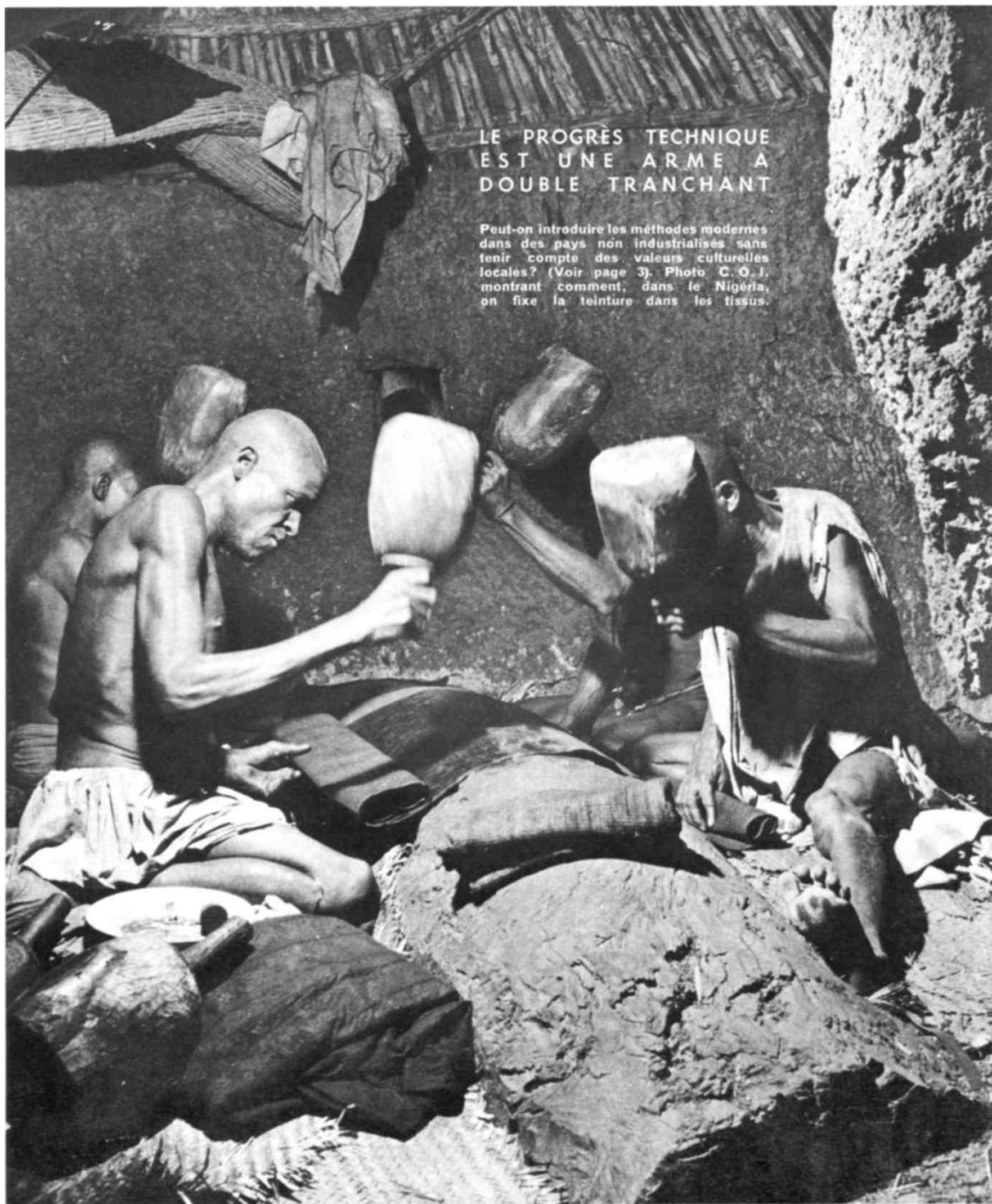
POUR L'ÉDUCATION, LA SCIENCE ET LA CULTURE

Prix : 50 fr. — 20 cents (U.S.) — 1 shilling (U.K.)

VOLUME VI — N. 7. — JUILLET 1953

LE PROGRÈS TECHNIQUE EST UNE ARME À DOUBLE TRANCHANT

Peut-on introduire les méthodes modernes dans des pays non industrialisés sans tenir compte des valeurs culturelles locales? (Voir page 3). Photo C. O. J. montrant comment, dans le Nigeria, on fixe la teinture dans les tissus.



RÉDACTION-ADMINISTRATION :
MAISON DE L'UNESCO
19, avenue Kléber, PARIS-16^e

Rédacteur en chef : **S. M. KOFFLER**.
Secrétaires de rédaction :
Edition française : **ALEXANDRE LEVENTIS**
Edition anglaise : **R. S. FENTON**
Edition espagnole : **JOSÉ DE BENITO**

Les articles paraissant dans "Le Courrier" expriment l'opinion de leurs auteurs et pas nécessairement celles de l'Unesco ou de la rédaction.

Imp. GEORGES LANG, 11, rue Curial, Paris.

MC. 53. I. 73. F.

ABONNEMENTS

Le prix de l'abonnement est de 500 fr. français, de 2 ou 10 s. 6 d. ou l'équivalent en monnaie nationale.

Ecrivez à notre agent dans votre pays ou, à défaut, directement à l'UNESCO, 19, avenue Kléber, Paris.

Allemagne : Unesco Vertrieb für Deutschland, R. Oldenbourg, Munich. (D M 5).

Belgique : Librairie Encyclopédique, 7, rue du Luxembourg, Bruxelles IV. Frs. B 90.

Birmanie : Burma Educational Bookshop, 551-3, Merchant Street, P.O. Box 222, Rangoon. Kyats 7.

Cambodge : (voir Vietnam).

Canada : Centre de Publications Internationales, 4234, rue de la Roche, Montréal 34. C \$ 2.-

Cypr : M. E. Constantinides, P. O. B. 473, Nicosia.

Egypte : La Renaissance d'Egypte, 9, rue Adly-Pacha, Le Caire. Mills. 500.

France : Division des Ventes, Unesco, 19, Av. Kléber, Paris 16^e. C.C.P. Paris 21-27-90 S^r Générale, 45, Av. Kléber, en indiquant "Compte Librairie Unesco".

Grèce : Eleftheroudakis, Librairie Internationale, Athènes.

Haiti : Librairie « A la Caravelle », 36, rue Roux, Port-au-Prince.

Hongrie : « Kultura », P.O. Box 149, Budapest 62. Ft 17.

Irak : McKenzie's Bookshop, Bagdad.

Israël : Blumstein's Bookstores Ltd., 35, Allenby Road, Tel-Aviv.

Italie : G. C. Sansoni, via Gino Caponi 26, Casella postale 552, Florence. Lire 1.000.

Jamaïque : Sangster's Book Room, 99, Harbour street Kingston.

Laos (voir Vietnam).

Liban : Librairie Universelle, Avenue des Français, Beyrouth. L \$ 5.

Luxembourg : Librairie Paul Bruck, 50, Grand-Rue, Luxembourg.

Suisse alémanique : Europa Verlag, 5, Rämistrasse, Zurich. — **Suisse romande** : Librairie de l'Université, Case Postale, 72, Fribourg. Fr. S. 6.50.

Syrie : Librairie Universelle, Damas. S \$ 5.

Tanger : Centre International, 54, rue du Statut.

Tchécoslovaquie : Orbis, Narodni, 37, Prague I.

Turquie : Librairie Hachette, 469, Istiklal Caddesi, Beyoglu, Istanbul. T \$ 4.-

Tunisie : Agence Aghlélite, 20, Grand-Rue B. P. 2, Kairouan.

Viet-Nam : Librairie nouvelle A. Portail, B. P. 283, Saigon. Sous-dépôt : K. Chantarith, 38, Rue Van Vollenhoven, Pnom-Penh.

Yougoslavie : Jugoslovenska Knjiga, Marsala Tita 23 11, Belgrade. Dinars 430.-

Sauf mention spéciale, les articles publiés dans ce numéro peuvent être reproduits sans autorisation préalable, à condition d'en mentionner l'origine : « Le Courrier de l'Unesco. »

Bulletin d'abonnement

A découper et à envoyer à notre agent le plus proche (voir la liste ci-contre).

Je souscris un abonnement d'un an au « Courrier de l'Unesco » à partir du numéro de 1953.

Inclus, chèque, mandat-postal ou mandat C.C.P. de 2 dollars, 10 sh 6 ou 500 frs. (rayer la mention inutile) ou l'équivalent en monnaie nationale (voir en regard des adresses de nos agents les prix en monnaie nationale).

NOM (en lettres capitales) :

Profession :

Adresse :

Date :

Vous n'êtes pas encore abonné ? Remplissez ce bulletin et postez-le ; vous gagnerez du temps, vous serez certain de recevoir régulièrement votre « Courrier », vous aiderez l'Unesco.

LATITUDES ET LONGITUDES

★ **Grande-Bretagne** : A partir du mois de juillet de cette année, l'industrie pharmaceutique britannique adoptera le système métrique des poids et mesures. Les mesures traditionnelles étaient auparavant le grain et la drachme. Le premier devait équivaloir à l'origine au poids d'un grain de blé séché ; la seconde, à celui de l'ancienne pièce de monnaie grecque dont elle porte le nom.

★ **Israël** : Le premier des nombreux chantiers internationaux de volontaires prévus pour 1953 par la République d'Israël vient d'être clos. Pendant deux semaines, des volontaires venus de Suisse, des Etats-Unis et de la Grande-Bretagne se sont joints à quinze Israéliens et Arabes pour la construction de terrasses et l'aménagement de jardins et de terrains de jeux pour un village de jeunes délinquants. Les premiers chantiers internationaux furent organisés l'été dernier en Israël avec plein succès.

★ **Nations Unies** : L'Administration postale des Nations Unies a émis le 22 juin un timbre commémoratif consacré à l'œuvre de l'Union Postale Universelle. La vignette représente un globe terrestre avec une enveloppe en surimpression. Elle porte au centre l'emblème des Nations Unies et, en bas, à droite, les initiales U P U.

★ **Autriche** : Un Congrès international pour la formation professionnelle des musiciens se tiendra du 15 au 23 juillet à Bad-Aussee et Salzburg. Environ quatre-vingts directeurs d'académies de musique, de conservatoires et d'universités de divers pays participeront aux travaux de ces assises internationales. Le congrès s'efforcera de coordonner les différentes méthodes d'éducation musicale et d'élaborer un programme-modèle de pédagogie dans le domaine de la musique.

★ **Nouvelles internationales** : Un accord international qui permettra aux quarante-cinq mille bateliers du Rhin de bénéficier pleinement de la Sécurité Sociale est entré en vigueur le 1^{er} juin dernier. Conformément aux termes de cet accord, les bateliers pourront bénéficier pour eux-mêmes et pour leurs familles des prestations de la Sécurité Sociale, quel que soit le drapeau sous lequel ils naviguent, quel que soit le pays dans lequel ils ont besoin de secours. Les cinq pays signataires de cet accord sont la Suisse, la République Fédérale Allemande, la France, les Pays-Bas et la Belgique.

★ **Norvège** : Le roi Haakon a inauguré la campagne nationale pour le financement du plan norvégien d'aide à l'Inde. Ce plan, qui comporte divers programmes d'assistance technique, a été rendu possible grâce à un accord tripartite sans précédent conclu entre les Nations Unies et les gouvernements de Norvège et d'Inde. La campagne nationale s'est fixé pour objectif de réunir une somme d'un million et demi de dollars qui viendra s'ajouter à celle du même montant votée par le Parlement norvégien. Les premiers fonds recueillis seront consacrés à l'envoi d'experts et d'équipement aux pêcheries de l'Etat indien de Travancore - Cochin. Les Nations Unies prêteront également leur concours à la réalisation de ce programme.

★ **Vénézuéla** : Les autorités municipales de l'importante ville de Maracaibo ont décidé d'organiser une « école par la radio » à l'intention des enfants qui ne peuvent sortir de chez eux. Plus tard, des cours radiophoniques seront préparés pour les adultes qui se trou-

vent dans l'impossibilité d'assister aux écoles du soir. Un manuel spécial destiné aux enseignants chargés de ces cours sera publié prochainement.

★ **Hollande** : Parallèlement aux efforts qu'elle déploie pour reconquérir les terres envahies par la mer au cours du terrible raz-de-marée, la Hollande continue de mettre des experts à la disposition d'autres pays. C'est ainsi qu'un groupe d'ingénieurs et techniciens hollandais a mis au point un plan de dix ans grâce auquel la Syrie pourra augmenter sensiblement l'étendue de ses terres arables. Une fois exécuté, ce programme permettra de transformer trente mille hectares de marais en terres fertiles qui pourront assurer la subsistance d'au moins soixante mille personnes.

★ **Népal** : Le gouvernement du Népal a signé l'Acte Constitutif de l'Unesco et a déposé les instruments de ratification nécessaires. Le Népal est ainsi devenu officiellement le soixante-septième Etat membre de cette institution spécialisée des Nations-Unies. La candidature du Népal avait été acceptée par la Conférence générale de l'Unesco lors de sa dernière session qui s'est tenue à Paris en novembre dernier.

★ **Yougoslavie** : En vertu d'un accord conclu avec l'Association Internationale pour l'Echange des Etudiants, plus de deux cents jeunes Yougoslaves font cette année des stages de spécialisation dans onze pays. A titre de réciprocité, cent quarante étudiants étrangers ont été invités à venir travailler dans les

de confronter les différents points de vue. En même temps, ont eu lieu deux expositions, l'une présentant des livres traduits de l'allemand depuis 1945, l'autre montrant un tableau de la jeune littérature allemande.

★ **Irlande** : A Dublin, du 20 au 26 juillet, aura lieu le Quatrième Congrès International des Critiques d'Art. Outre de nombreuses questions professionnelles, le Congrès se propose d'étudier les problèmes suivants : « Rapports de l'œuvre d'art avec la culture artistique », « le thème et le sujet dans les arts plastiques d'aujourd'hui », « rapports entre la science et l'art », « la critique d'art par le cinéma ».

★ **Belgique** : Du 30 juillet au 8 août prochains aura lieu la Douzième Semaine internationale d'art belge. Organisée sous les auspices du Ministère de l'Instruction publique de Belgique par la Fédération internationale des semaines d'art, elle permet chaque année à des visiteurs de tous les pays de se familiariser dans les meilleures conditions, et sous la direction de conservateurs de musées et de spécialistes, avec les trésors d'art ancien et moderne de la Belgique. S'inspirant de cet exemple, d'autres nations ont organisé depuis une douzaine d'années, en collaboration avec le comité belge, des « semaines » analogues. Elles ont lieu cette année en Algérie, au Danemark, en Suède, en Norvège, en France, en Italie, en Suisse et aux Pays-Bas. Les « Semaines internationales » ont pour devise : « L'amitié internationale par l'art ».

★ **Italie** : L'île de San Giorgio, qui fait face, à Venise, à la place Saint-Marc, est transformée en centre international de culture et des arts. Centre de la vie culturelle vénitienne pendant des siècles, cette île possède une église construite par Palladio, une vieille abbaye bénédictine avec un cloître de grande beauté et un escalier considéré comme le chef-d'œuvre de Palladio. Utilisée comme base militaire pendant environ un siècle, l'île fut achetée, il y a trois ans, par la Fondation San Giorgio qui restaura l'abbaye et en décora les pièces avec des meubles d'époque, des tapis et des tableaux prêtés par les propriétaires de diverses collections. L'étage supérieur de l'abbaye sera aménagé de façon à y recevoir d'éminents artistes et professeurs de différentes nations invités par la Fondation à faire un séjour dans l'île. En outre, deux écoles modernes ont été construites pour les enfants de familles vénitienes pauvres. Derrière l'abbaye, d'anciens bâtiments ont été transformés en un hôtel pour des étudiants italiens et étrangers invités également par la Fondation. Un amphithéâtre de 1.400 places est prévu pour des représentations théâtrales.

★ **Nations Unies** : Des sculptures destinées à décorer l'entrée extérieure du building des Nations Unies à New-York sont recherchées par l'Organisation. Elles doivent présenter un haut intérêt artistique, être offertes à titre de don par un gouvernement ou une personne privée. Quoique de nombreux cadeaux aient été reçus pour l'intérieur du building, deux statues seulement ont été jusqu'ici placées à l'extérieur : une statue de Zeus, don de la Grèce, et une sculpture en bois représentant une adolescente, don du Danemark. Deux autres emplacements sont prévus, mais une seule offre a été reçue, celle d'une statue équestre en bronze destinée à la face nord du bâtiment de l'Assemblée Générale.

LA FRANCE VA APPLIQUER L'ACCORD INTERNATIONAL POUR L'IMPORTATION D'OBJETS DE CARACTÈRE CULTUREL

L'accord international institué sous les auspices de l'Unesco pour libérer de tous droits de douane les importations d'objets de caractère éducatif, scientifique et culturel, sera incessamment appliqué en France. Sans attendre la ratification définitive de l'accord, qui fait l'objet d'un projet de loi déposé sur le Bureau de l'Assemblée Nationale, le gouvernement a décidé de le mettre provisoirement en application par un décret à paraître au « Journal officiel ».

Cette décision du Gouvernement français coïncide avec le premier anniversaire de l'accord qui, entré en vigueur le 21 mai 1952, est déjà ratifié par quatorze Etats.

Aux termes de cet Accord les droits de douane d'importation sont supprimés en ce qui concerne les livres, les journaux, les revues, les partitions musicales, les œuvres d'art et les objets destinés aux aveugles. Sont également exempts de droits les films d'actualités, les films éducatifs, les films-fixes, les disques et le matériel scientifique adressés à des institutions agréées. En outre les bibliothèques publiques reçoivent des licences d'importation et des devises.

Les quatorze Etats qui ont mis l'accord en application sont le Cambodge, Ceylan, Cuba, l'Egypte, Israël, le Laos, Monaco, le Pakistan, les Philippines, la Suède, la Suisse, la Thaïlande, le Vietnam et la Yougoslavie.

Dix-sept autres Etats l'ont signé. Parmi eux la Grande-Bretagne et l'Iran ont fait savoir que leurs parlements respectifs étaient officiellement saisis d'une proposition de ratification.

★ **Etats-Unis d'Amérique** : On annonce la mise au point d'un nouveau système d'échanges artistiques internationaux qui permettra d'organiser un plus grand nombre d'expositions internationales d'art moderne. Ce programme a été rendu possible grâce à un don du Fonds Rockefeller de six cent vingt-cinq mille dollars. La première de ces expositions a eu lieu à Paris le 24 avril. D'autres manifestations similaires sont prévues à Tokio et à Sao Paulo (Brésil). Chaque exposition présentera l'art moderne de plusieurs pays, y compris des maquettes et des dessins d'architecture.

★ **Portugal** : Le gouvernement portugais a lancé une vigoureuse campagne contre l'analphabétisme en promulguant un décret rendant obligatoire l'enseignement primaire pour tous les enfants âgés de sept à treize ans. D'autre part, il a décidé que les recrues incorporées dans les forces armées ne pourront rentrer dans la vie civile tant qu'elles n'auront pas obtenu les diplômes sanctionnant les études primaires. A partir de 1955, il sera interdit à toute entreprise d'engager, excepté pour des travaux agricoles, un personnel n'ayant pas subi avec succès les examens du cycle primaire. Le gouvernement organise des cours pour enfants et adultes dans tout le Portugal, dont la population compte quarante pour cent d'analphabètes.

grandes entreprises industrielles yougoslaves.

★ **Unesco** : Au cours des six derniers mois de 1952, le Centre de l'Unesco pour l'échange des publications a assuré la distribution directe dans cinquante-cinq pays de plus de douze mille livres, brochures et revues. Le Centre reçoit les publications que les gouvernements, les bibliothèques, les éditeurs ou des personnes privées lui envoient à titre de dons ou d'échange, et les transmet ensuite à environ quatre cents bibliothèques choisies à cet effet. La contribution indirecte du Centre aux échanges de publications a été presque aussi considérable. En effet, pendant la même période, des bibliothèques ont échangé entre elles, grâce à l'entremise de l'Unesco, neuf mille volumes environ. Par ailleurs, des bibliothèques de pays insuffisamment développés ont reçu diverses publications au titre du programme d'assistance technique des Nations Unies et de l'Unesco.

★ **France** : Une quinzaine de jeunes écrivains allemands ont rencontré, au mois de mai, à Paris, une cinquantaine de jeunes écrivains français. Cette rencontre a été patronnée par divers organismes d'échanges internationaux, des éditeurs et des hommes de lettres. Réunions amicales et débats ont permis

LE CHOC DU MACHINISME



TOUTES les grandes civilisations du monde sont hybrides, et aussi loin que l'on remonte dans l'histoire, on trouve que la plupart des changements qui se sont produits, même au sein des civilisations les plus primitives, ont leur origine dans des contacts avec d'autres peuples. Les plus grandes civilisations sont celles qui ont manifesté suffisamment de souplesse pour absorber le plus grand nombre possible d'idées et de méthodes étrangères.

Mais alors que jusqu'ici les changements étaient, en règle générale, assez lents, tandis que les nouvelles techniques s'harmonisaient facilement avec l'ordre de choses existant, les changements qui se produisent à notre époque sont plus brutaux, leurs répercussions plus rapides et plus profondes. Au lieu d'une évolution, nous assistons, en technologie, à une véritable révolution.

Depuis 500 ans, le rythme des progrès techniques s'est accéléré de façon extraordinaire grâce au développement rapide des moyens de communication. Et aujourd'hui, notre civilisation industrielle pénètre les coins les plus reculés de la terre.

Le programme d'Assistance Technique des Nations Unies constitue, sur le plan international, une tentative systématique destinée à fournir aux pays économiquement défavorisés les connaissances techniques et les méthodes qui leur permettront de relever leur niveau de vie et de participer aux progrès réalisés par les pays hautement industrialisés. A cet égard, l'inégalité qui existe dans le monde entre les pays industrialisés et les autres est devenue un danger pour la paix. Non seulement elle provoque un sentiment de révolte, mais la pauvreté qui règne dans de vastes régions du globe pèse sur les pays plus favorisés, leur productivité étant directement affectée par la faiblesse économique de clients éventuels.

Les changements que l'Assistance Technique tente de provoquer dans les pays sous-développés sont définis comme « une superposition d'éléments où les progrès dans les domaines de l'agriculture, de la santé, de l'éducation, de la vie sociale et de l'industrialisation sont réalisés par paliers progressifs ».

Les promoteurs de l'Assistance Technique sont parfaitement conscients du fait que le développement économique est appelé à modifier, à des degrés divers, tous les aspects de la vie d'un peuple. Cette transformation, ils désirent avant tout la provoquer dans l'alimentation, l'hygiène et l'instruction, et ils sont convaincus « qu'en réparant ses bienfaits d'une façon équitable, il en résultera sans doute un accroissement substantiel de la sécurité individuelle et de la stabilité sociale ».

Il existe cependant un principe essentiel qui doit guider tout développement économique planifié ; c'est celui qui assurera la délicate transition d'une forme de culture à une autre afin d'éviter les conséquences désastreuses que de pareils changements ont entraîné, par le passé, dans de nombreux pays. Le programme d'Assistance Technique a confié cette tâche aux sociologues.

La forme de progrès dont les Nations Unies veulent faire bénéficier le monde entier, détruit inévitablement de nombreux aspects de culture locale qui survivent encore dans le monde.

Ces cultures ont sans doute leurs imperfections, mais elles sont néanmoins le fruit d'une longue adaptation au milieu et procurent à ceux qui y participent des satisfactions dont la technologie la plus avancée n'apporte pas toujours l'équivalent. Les communautés villageoises, par exemple, assurent souvent à leurs membres une protection dont ils seront privés lorsqu'ils seront pris dans une société prolétarienne. Le rythme lent et harmonieux de la vie campagnarde a trop souvent été remplacé par un travail étouffant et sans joie.

Nous savons aujourd'hui qu'aucune culture n'a réalisé toutes les promesses de la nature humaine et que les plus modestes ont trouvé la solution de problèmes qui sont restés, ailleurs, sans réponse. Le relèvement du niveau économique, l'adaptation de méthodes industrielles modernes ne peuvent manquer de détruire ces valeurs et contribuer à un certain appauvrissement de l'humanité. Il faudra choisir, non entre le beurre et les canons, mais entre le beurre et certaines formes d'art et cer-

ABANDONNER de vieilles habitudes n'est pas aisé. Même dans un pays très industrialisé, où les changements dans le sens du moderne interviennent à chaque instant, il faut un certain temps pour que les gens acceptent ces changements. Dans les pays non industrialisés, la transition est plus lente, la résistance plus vive.

Aujourd'hui, grâce aux programmes d'Assistance Technique des Nations Unies, de leurs Institutions spécialisées et d'autres organismes divers, la vie de millions d'hommes, en Asie, en Afrique et en Amérique latine se transforme radicalement. De nouvelles techniques sont employées pour accroître la production des denrées alimentaires et préserver les ressources naturelles, de nouvelles méthodes sont appliquées dans les domaines les plus divers. La plupart du temps, ces innovations interviennent dans des communautés dont la manière de vivre n'a pour ainsi dire pas changé depuis des siècles.

Les experts de l'Assistance Technique sont parfaitement conscients de l'envergure des problèmes humains que posent ces transformations. Ils savent, par exemple, qu'il ne suffit pas d'arriver dans un pays avec des tracteurs et des tonnes d'engrais, et de dire aux gens : « Employez ces tracteurs, répandez ces engrais, et vous obtiendrez de meilleures récoltes. » Ils savent que, des siècles durant, ces gens ont utilisé leurs propres méthodes de travail pour diverses raisons qu'il importe de comprendre. Si on les ignore, on n'aboutit qu'à renforcer la résistance naturelle à ce qui est nouveau.

C'est pourquoi l'étude des cultures constitue un des aspects nouveaux et des plus importants de l'Assistance Technique. Il s'agit non seulement de l'étude de la religion, de la philosophie et de l'art d'une communauté humaine, mais aussi de ses coutumes les plus quotidiennes : la façon dont on prépare et consomme les aliments, la manière d'élever les enfants et d'entretenir les intérieurs. L'Unesco, qui s'intéresse beaucoup à cette question, a publié, sous le titre « Sociétés, Traditions et Technologie », un ouvrage susceptible de servir de guide aux experts de l'Assistance Technique. Sous la direction du Dr Margaret Mead, il rassemble les conclusions d'une enquête entreprise sous les auspices de la Fédération Mondiale de la Santé Mentale par un groupe de sociologues.

Destiné à l'origine aux experts de l'Assistance Technique, ce nouvel ouvrage est d'une lecture passionnante pour tous. (Il sera en vente à la fin du mois d'août chez les agents de l'Unesco au prix de 550 francs français, 2 dollars ou 11 sh 6.)

Dans les pages qui suivent, nous sommes heureux de présenter des extraits tirés de quelques chapitres de ce livre. Ci-dessous, M. Alfred Métraux, membre du Département des Sciences Sociales de l'Unesco, expose d'une manière franche et directe son point de vue d'anthropologue sur les transformations techniques provoquées dans les pays sous-développés, et souligne quelques-uns des dangers qu'il prévoit personnellement si les problèmes humains soulevés par l'Assistance Technique n'étaient pas clairement définis et compris.

par Alfred Métraux

taines traditions religieuses ou philosophiques. Le danger de standardisation est donc plus théorique que réel, car il ne faut pas oublier que l'Assistance Technique est réclamée généralement par des pays en pleine évolution et qui, dans une large mesure, ont rompu avec le passé.

Aucune personne de bon sens ne s'imagine qu'il serait possible de transformer de vastes régions du monde en réserves pour préserver l'intégrité des cultures indigènes. Même si, pour des raisons sentimentales, nous le souhaitions, les représentants de ces cultures seraient les premiers, sans aucun



doute, à vouloir s'évader des cadres traditionnels et à nous reprocher nos efforts comme une injustice et un manque de discrimination. N'oublions pas que l'initiative en faveur du changement et de l'évolution vient toujours du gouvernement et de ses peuples des pays insuffisamment développés. Or ceux-ci devancent sur la voie du progrès l'attente de leurs conseillers. Nombre d'entre eux veulent aller de l'avant trop vite et franchir les étapes à une allure dangereuse. Cherche-t-on à les freiner, ils agitent le spectre de la réaction et vous accusent de colonialisme et d'intentions perverses.

Une des tâches les plus difficiles des chefs de mission est précisément de modérer un zèle intempêtif et un engouement trop vif pour des innovations prématurées. Aujourd'hui, ce sont les représentants des élites noires qui s'élèvent avec le plus de virulence contre les blancs qui voudraient les voir conserver leurs coutumes traditionnelles. Ils soupçonnent les anthropologues d'être des sortes d'agents d'un impérialisme pervers qui, sous le masque du respect et de l'amour, voudrait perpétuer sa domination et interdire aux peuples de couleur l'accès aux sources de la puissance et du bonheur.

Ceci dit, il n'en reste pas moins vrai que l'acceptation de la civilisation industrielle se paie trop souvent d'un prix excessif, dont on pourrait peut-être faire l'économie. Le choc du machinisme a une puissance nivélatrice effrayante. Quiconque a visité des camps de mineurs ou des sucreries, peut témoigner de la dégradation que le passage de la vie tribale à l'état d'ouvrier entraîne avec lui. Notre propre société a d'ailleurs connu une crise analogue et, forts de notre expérience, nous pourrions peut-être épargner aux autres civilisations nos erreurs et nos peines. Lorsque la transformation est massive, la culture peut être secouée dans ses fondements, et même disparaître. Comme le dit fort bien le Dr Bowles : « Ce qui est tragique n'est pas la disparition d'une culture, mais le remplacement d'une société vivante par une masse d'individus isolés qui peuvent aisément, en certaines circonstances, tomber sous la coupe d'exploitants d'une espèce ou d'une autre. »

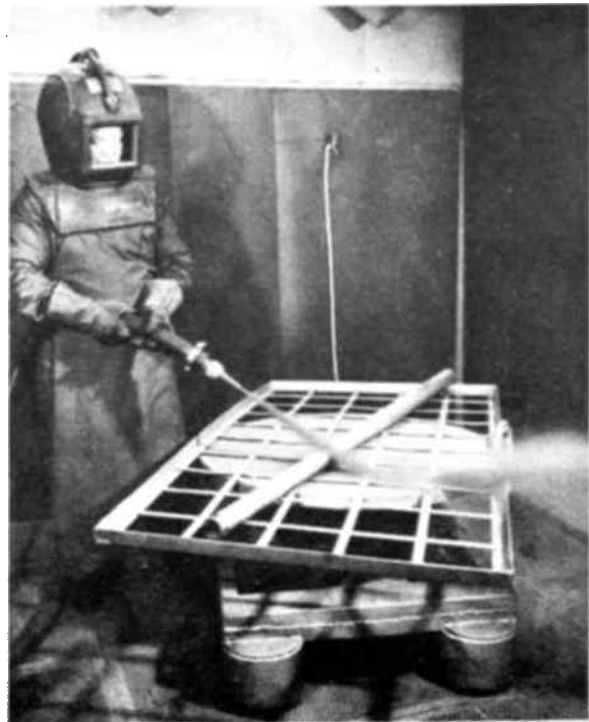
Trop souvent, les plans que l'on élabore pour assister les peuples économiques arriérés ne tiennent aucun compte des goûts et des sentiments

de ceux qui sont censés bénéficier de ces améliorations. Economistes et techniciens, parce qu'ils manient des chiffres et s'occupent de choses concrètes, se sentent pénétrés d'une assurance qui fait frémir. Ils se doutent rarement des liens qui relient les institutions entre elles et ignorent que les cultures ne peuvent être modifiées que dans leur totalité. Il faut l'expérience et le flair d'un anthropologue pour prévoir les répercussions qu'un changement de détail peut avoir sur l'ensemble de la société.

Ce sont justement les vastes conséquences d'une réforme apparemment avantageuse qui, ressenties par les membres d'une culture donnée, aboutiront à ces résistances qui paraissent inexplicables aux techniciens et aux économistes. Ni l'hygiène ni l'analphabétisme ne sont, par eux-mêmes, une source de bonheur et de prospérité. Au contraire, ils peuvent même, en certains cas, contribuer à la désorganisation d'une société. Tout système d'éducation qui n'est pas approprié à une culture donnée tend à saper ses bases intellectuelles et morales pour les remplacer par des valeurs d'emprunt. Il crée alors ces groupes de déracinés et d'inadaptés qui sont un poids mort et un danger.

Les changements imposés de l'extérieur, même avec l'appui d'un gouvernement central, rencontrent nécessairement de l'opposition. Celle-ci varie dans son intensité et dans sa forme selon les pays, les milieux et les classes. L'apathie que les experts étrangers reprochent si souvent aux travailleurs indigènes est, dans un très grand nombre de cas, un antagonisme larvé qui ne se révèle que lorsque, gagnant soudain en intensité, il se déchaîne en révolte ouverte. L'indifférence est aussi le résultat d'un manque de motifs suffisants pour l'action. Des coutumes, des institutions qui nous semblent néfastes et incompatibles avec notre conception du bonheur humain procurent néanmoins aux membres de certaines cultures des satisfactions pour lesquelles on ne leur offre aucune contrepartie. Ceci est particulièrement vrai des améliorations qui demandent plusieurs années pour se manifester.

Aucun changement ne sera accepté ou n'aura d'effets durables s'il ne correspond pas à un système de valeurs. La mission la plus importante de l'anthropologue dans les programmes d'assistance technique sera précisément de connaître les ressorts psychologiques du comportement habituel. Pour qu'une transformation s'effectue dans une culture, il faut que les innovations correspondent aux désirs des individus et ne se heurtent pas aux attitudes profondément enracinées dans la culture.



PARADOXE: LA PROPRETÉ EST PARFOIS ABSOLUMENT ÉTRANGÈRE A L'HYGIÈNE

L'IDEE qu'il y a continuité entre l'homme et son milieu est commune à bien des cultures dans toutes les parties du monde. L'homme ne peut donc être en bonne santé si son milieu n'est pas « sain » et, inversement, le bon état du milieu dépend des actes de l'homme. C'est ainsi qu'un veuf, dont l'union a été féconde, doit se purifier avant de pouvoir fouler le sol, car il le brûlerait; sa présence porte malheur aux hommes, au bétail et aux récoltes et empêche la pluie de tomber. Qu'il s'agisse ou non de populations sédentaires, vivant « des fruits de la terre » ou pratiquant l'agriculture, détruire la continuité entre l'homme et la terre est considéré comme une chose dangereuse ou néfaste. Le sentiment de cette continuité s'exprime de façons très diverses, depuis le désir qu'a l'Esquimau de mourir là où il est né jusqu'à la croyance des pasteurs nuer selon laquelle celui qui s'installe définitivement loin du lieu où est fixée sa tribu tombera malade s'il n'a pas emporté un peu de sa terre natale pour la mélanger à l'eau qu'il boit, en y ajoutant une quantité chaque fois un peu plus forte de la terre de sa nouvelle résidence. Pour décider s'il ira au loin se faire soigner, un homme se demandera peut-être s'il est plus dangereux pour lui de se passer de soins ou de s'éloigner du sol natal.

De même, il y a continuité entre le corps des membres d'une même cellule sociale, et c'est ce qui fait la force ou la faiblesse de celle-ci, car il suffit qu'un seul corps souffre pour que la cellule tout entière soit en danger. La médecine occidentale appelle ce phénomène la contagion et en donne une explication scientifique. Dans d'autres groupes humains, les médecins reconnaissent l'existence d'une contagion ou « pollution » d'un autre genre et agissent en fonction de cette conception différente.

De même, le Murngin australien isolera sur le plan psychologique tout membre de la communauté qu'on sait avoir été en butte à des sortilèges maléfiques; on cesse de le traiter en fonction de la place qu'il occupe et du rôle qu'il joue dans la structure sociale; sa mère ne le considère plus comme son fils; son frère le considère comme un étranger. La victime est ainsi « isolée ».

La médecine moderne emploie des appareils qui satisfont sans doute le goût occidental pour la science pure mais ne concordent pas forcément avec le respect des traditions ancestrales, de règle dans certaines régions. Ainsi, on peut se demander comment seraient accueillis le « tunnel d'air » et le sac imperméabilisé dans lequel on recueille la sueur du bras gauche du patient pour en analyser la teneur en sel. (Photo C.O.I.)

Cette conception de la « continuité » existant entre le corps de l'individu et son milieu physique et social exerce une influence fondamentale sur la façon dont les directives médicales et les règles d'hygiène sont acceptées et appliquées.

Dans une certaine mesure, l'image qu'on se fait du corps humain est fonction de cette conception de la continuité; aussi, dans bien des sociétés, il s'agit là d'une image dont les contours ne sont pas absolument tranchés. Ce ne sont pas toujours les mêmes parties du corps qui passent pour assurer cette continuité. En Grèce, par exemple, la lignée, ou continuité de l'ascendant et du descendant, est considérée comme une continuité des organes internes, le *splanchna* (terme d'où dérive le mot grec qui signifie compassion). « Il est mon *splanchna* », dira de son enfant une mère prête à tout lui sacrifier. Entre collatéraux, d'autre part, on parle de « liens du sang »: une sœur est « de mon sang », et l'on rapporte que dans certaines régions écartées un pacte de fraternité entre deux amis se scellait récemment par le mélange de leurs sangs.

Greffer le plus noble sur le moins noble

CERTAINES parties du corps ont souvent une valeur affective plus forte que d'autres. En Moyen-Orient, en Extrême-Orient, et dans le Pacifique notamment, la tête est la partie la plus noble du corps; elle est souvent sacrée. Ou bien elle doit demeurer couverte, ou encore il est interdit de laisser quiconque enjambrer la tête d'un homme couché ou même de marcher sur son ombre.

Notre intention n'est pas de dresser la liste complète des « valeurs » affectives plus ou moins grandes accordées aux diverses parties du corps, mais de montrer que ces différences de valeur existent et que ceux qui s'occupent de donner des soins médicaux doivent en tenir compte. Par exemple, si l'on doit appliquer un traitement aux pieds et à la tête, il peut être préférable de commencer par la partie du corps jugée la moins précieuse. S'il s'agit d'une greffe cutanée, et si l'on

peut éviter de prélever la peau sur une partie du corps moins noble que celle qui doit la recevoir, il importe à tout le moins que le praticien opère en connaissance de cause. Avant de couper les cheveux d'un malade, il y a souvent lieu de peser le pour et le contre.

Il importe de connaître certaines notions relatives au corps humain pour introduire des pratiques sanitaires relevant soit de la médecine, soit de l'hygiène.

Selon une définition, l'hygiène indique comment il faut agir et vise à prévenir l'extension des maladies. La médecine, au contraire, s'occupe de soulager les malades et d'apprendre aux gens ce qu'ils ne doivent pas faire.

Toutefois il se produit, bien entendu, de multiples empiètements entre ces deux domaines. Il est difficile par exemple de classer les campagnes de désinfection par le D.D.T. dans l'un ou dans l'autre. Entreprises à des fins médicales, de telles campagnes aboutissent à la destruction des insectes nuisibles et de la vermine, ce qui relève de l'hygiène. Un paysan iranien s'est même plaint de leurs effets désastreux sur l'agriculture: selon lui la destruction des mouches, moustiques et punaises empêche désormais les cultivateurs de se réveiller à temps, après leur sieste, pour fournir un travail suffisant avant le coucher du soleil.

Les mots « propreté », « malpropreté » et « saleté » n'ont pas le même sens dans toutes les parties du monde. Dans bon nombre de groupes humains, les cadavres et les sépultures sont tenus pour impurs et les parents du mort ou ceux qui ont touché son corps le restent tant qu'ils ne se sont pas purifiés ou qu'une certaine période ne s'est pas écoulée.

Il ne faut pas admettre « a priori » que, parce que les membres de telle peuplade se lavent souvent, ils se laveront certainement les mains avant d'entreprendre quelque action qui peut présenter de sérieux risques d'infection. Dans les villages indiens, les gens prennent un bain avant chaque repas et avant tout acte considéré comme « pur », mais l'accouchement étant considéré comme impur il n'est pas nécessaire que les sages-femmes se lavent les mains. Des paysans d'un village iranien s'étant plaints que leur eau avait une odeur et un goût désagréables, la Near East Foundation leur fit construire un filtre. On leur dit combien les micro-organismes étaient dangereux et on leur recommanda pour s'en préserver de ne boire que l'eau filtrée. Mais cet avertissement n'était pas nécessaire, ils buvaient l'eau filtrée parce qu'elle était fraîche, claire et d'une saveur agréable, et nullement parce qu'elle ne contenait pas de micro-organismes.

Comme Margaret Mead l'a fait observer, on retrouve une attitude analogue aux Etats-Unis, dont la population, au nom de l'hygiène, évite tout ce qui paraît sale à la vue, au goût ou à l'odorat, alors qu'en réalité les microbes dangereux sont sans saveur, sans odeur et invisibles à l'œil nu.

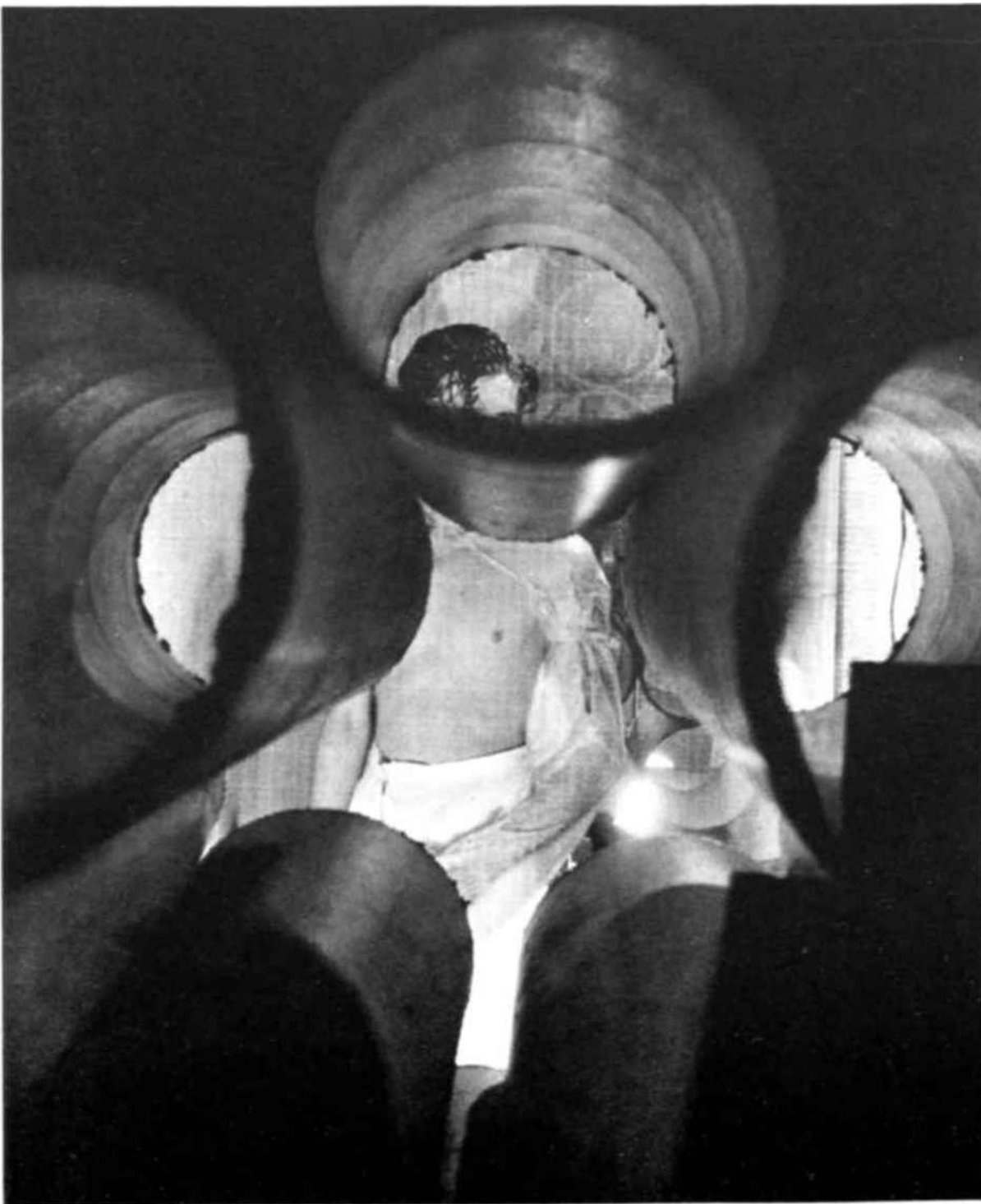
Dans bien des groupes culturels on constate l'existence d'habitudes de propreté auxquelles la population n'attache d'importance que parce qu'elles font partie de leur style de vie.

L'usage du mouchoir peut paraître répugnant

EN Colombie la propreté a été introduite à l'école au nom de l'esthétique. Les Indonésiens et les insulaires du Pacifique se baignent à toute heure du jour, sans doute pour lutter contre la chaleur. On trouve souvent dans les villages indiens des bassins où chacun peut se plonger avant d'aller prendre son repas. Les paysans birmans se baignent après leur dernier repas pour se rafraîchir; c'est aussi un rite par lequel ils se préparent aux réjouissances de la soirée. Les Birmans se rincent la bouche après chaque repas et les Hos se nettoient chaque jour les dents avec une brindille après leur premier repas. Les habitudes de propreté peuvent aussi être rituelles, comme chez les musulmans et les juifs. Les juifs orthodoxes doivent se laver les mains et se rincer la bouche au lever, avant de manger et après toute évacuation; il leur est prescrit d'avoir les mains propres avant de se laver la bouche et de toujours se servir d'eau courante.

Les habitudes occidentales paraissent souvent malpropres à d'autres peuples. Les Britanniques jugeaient sales les montagnards birmans qui ne se baignent presque jamais; les Indonésiens avaient la même opinion des Britanniques qui ne se baignent qu'une fois par jour. L'usage du mouchoir paraît répugnant à un certain nombre de peuples.

Les différents Occidentaux ne se sont eux-mêmes pas toujours entendus sur le sens à donner aux mots « sale » et « propre » et sur la mesure dans laquelle ces notions relèvent de l'hygiène. Et lorsqu'ils ont voulu imposer leurs habitudes à d'autres groupes culturels sans obéir à aucun plan rationnel, cette confusion des idées est apparue clairement. La bouse de vache, par exemple, joue un rôle thérapeutique important dans certains groupes, par exemple chez les Kgatla et dans des villages indiens, où l'on s'en sert pour faire des cataplasmes et soigner les brûlures. La population la considère sans aucun dégoût et celui qui manifesterait l'étranger risquerait de heurter violemment le sentiment public. Dans les pays occidentaux, la propreté a souvent une valeur purement esthétique, ou même morale, bien qu'on se réclame





Une simple visite médicale, le traitement d'un membre brûlé ou une distribution de pilules contre la lèpre, quoi de plus rationnel pour un médecin ? Mais comment concilier ces impératifs modernes de la thérapeutique avec, par exemple, la croyance que certaines parties du corps sont plus sacrées que d'autres. (Photos C.O.I.)



de l'hygiène pour la prôner. Il n'a pas été facile d'initier à la pratique de l'hygiène les populations qui en ignorent et en rejettent les bases.

Dans le domaine de l'hygiène, on s'est efforcé d'amener les gens à prendre des habitudes de propreté, à mieux se loger, à mieux aérer leur habitation et à détruire la vermine, mais depuis le début de ce siècle, on s'est surtout attaché à lutter contre la pollution du sol et des eaux. Dans les régions où sévit l'ankylostomiase, les populations qui n'avaient pas l'habitude de satisfaire leurs besoins dans des endroits déterminés et qui allaient pieds nus, s'exposaient quotidiennement à cette maladie. Les parasites qui se trouvaient dans les excréments étaient entraînés dans les cours d'eau par les pluies et communiquaient la dysenterie ou d'autres maladies intestinales à la population. Les mouches, qui se posent sur les déjections laissées à l'air libre, répandaient également la contagion. Dans ces conditions, il fallait avant tout s'occuper de construire des latrines sur des fosses profondes.

Aussi la Fondation Rockefeller, dans les régions d'Océanie, la Near East Foundation, en Grèce et dans le Moyen-Orient et divers gouvernements et administrations coloniales se sont-ils efforcés de faire comprendre la nécessité d'aménager des latrines et de s'en servir. Des campagnes de ce genre s'imposent aujourd'hui encore dans bien des parties du monde. En 1948, malgré une campagne de propagande qui, bien qu'intermittente, durait depuis quinze ans, on signalait en effet que 98 % des paysans grecs étaient encore privés de latrines ; or, il s'agit là d'un pays où la résistance des populations vient seulement de leur attachement

à certaines habitudes, et de ce qu'elles ne voient pas la nécessité d'un changement.

Dans les différentes parties du monde, l'introduction des latrines soulève des difficultés. Parfois, comme en Indonésie, l'idée même en paraît si étrange à la population que les gens à qui on en parle, pensent avoir mal compris. Parfois, comme dans l'Inde, elle semble ridicule. Pourquoi prendre la peine de creuser des latrines quand il y a tant d'espace autour du village ?

Les efforts déployés pour améliorer l'hygiène de l'habitat se sont également heurtés à diverses résistances. C'était souvent par goût que la population s'entassait dans ses logements ; il ne fallait donc pas espérer améliorer les conditions de logement des paysans mexicains ou de la population hispano-américaine du Nouveau-Mexique, par exemple en leur permettant de gagner plus largement leur vie.

Ainsi, le " mauvais œil " n'entre pas

DANS l'Ouganda, ces résistances avaient des motifs religieux ; elles se sont révélées invincibles. Dans ces régions, il est fréquent que les maisons n'aient pas de fenêtres et que l'entrée en soit très basse ; il n'y peut donc entrer que fort peu d'air et de lumière, mais ainsi le « mauvais œil », responsable de toutes les maladies, de la pauvreté et de la mort, n'a aucune chance d'y pénétrer.

Les notions de santé et de maladie participent à l'idée que l'homme se fait de l'univers et de la place qu'il y occupe. Il est des peuples pour qui la

nature est bonne, le mal n'étant que le fruit des méfaits de l'homme, de sa négligence et de ses péchés. Certaines tribus indiennes du sud-ouest des Etats-Unis croient que le mal en général et la maladie en particulier frappent l'homme qui n'a pas su rester en harmonie avec l'univers et que ce manque d'harmonie constitue en soi une maladie. Chez les Hopi et les Papago, il est donc indispensable d'avoir de bonnes pensées, d'éviter les querelles et les actes agressifs pour rester en accord avec l'univers, c'est-à-dire pour conserver la santé psychosomatique. Dans certains groupes, la maladie est la punition du péché, et surtout des péchés commis contre la société ; elle constitue donc un puissant facteur d'ordre social. Chez les Indiens Sauteaux et les Manus des îles de l'Amirauté, où il fallait se confesser avant de pouvoir guérir, la maladie amenait effectivement la révélation et l'éclaircissement de nombreux faits jusqu'alors cachés.

A Mitla, la peur est une des principales causes de la maladie et ses effets peuvent se manifester après plusieurs années. En présence de telles croyances, il est souvent bien difficile de faire appliquer les règles de l'hygiène. Les attitudes adoptées à l'égard du traitement médical sont fonction des notions relatives à la santé et à la maladie. Le Navaho peut suivre un traitement afin de faire disparaître les symptômes de son mal, mais il sait qu'il ne sera jamais en bonne santé tant qu'il ne se retrouvera pas en harmonie avec l'univers. Dans les régions où la santé est conçue comme une moyenne et non comme un idéal à atteindre, les gens endurent souvent beaucoup de souffrance. (Suite au verso).

LE MOT " SANTÉ " N'A PAS PARTOUT LE MÊME SENS

(Suite de la page 5) **frances avant de chercher à se soigner. On a constaté que chez les fellahs du Moyen-Orient, ceux qui sont atteints de trachome et même de cécité partielle, ne se croient pas pour cela en mauvaise santé, car ces maux ont toujours existé, et de toute façon, telle est la volonté de Dieu.**

Il apparaît qu'en Amérique latine et chez les Hispano-Américains des États-Unis, la notion de santé est telle que certaines maladies semblent « normales ». De même, les Tiv estiment qu'il faut du *tsav* pour jouir d'une santé supérieure à la moyenne. Telle est aussi l'attitude des paysans grecs, pour qui la mauvaise santé est chose inévitable jusqu'à un certain point. C'est une des principales difficultés auxquelles se sont heurtés les efforts déployés pour introduire des pratiques sanitaires nouvelles ; il faut souvent commencer par faire comprendre à la population intéressée, qu'il n'est ni normal ni nécessaire d'être en mauvaise santé.

Dans bien des régions, il est inutile d'expliquer ce qu'est la contagion, car c'est là une notion que la population possède déjà ; mais, en général, elle se fait des agents de la contagion, de ses voies et du genre de maux qu'elle peut communiquer une idée entièrement différente de celles qu'admet la médecine occidentale. Les mesures prises pour prévenir la contagion sont de genres très divers. En vue d'empêcher la mort de se répandre, la maison du mort est souvent brûlée ou abandonnée et tout ce qui lui appartenait enterré ou détruit. Dans bien des parties du monde, ses proches parents sont isolés et il leur est interdit d'avoir des rapports avec autrui tant qu'ils ne sont pas purifiés. Du point de vue de la médecine occidentale, ces pratiques constituent en général d'excellentes précautions lorsque la mort est due à une maladie infectieuse.

Dans bien des groupes culturels où il y a continuité entre l'individu et la cellule sociale dont il est membre, l'isolement des malades paraît absolument inacceptable. Le Dr Carl Binger rapporte qu'à la fin de la première guerre mondiale, alors qu'il luttait contre une épidémie de typhus en Macédoine, les familles cachaient leurs malades sous des tas de vêtements ou dans la cave au lieu de les montrer au médecin, de peur qu'il ne les envoie à l'hôpital. Et pourtant, ces gens n'ignoraient pas que garder un malade chez eux, c'était peut-être condamner à mort toute la famille.

Ce type d'attitude se rencontre encore de nos jours et gêne par exemple le développement de la lutte contre la tuberculose. Les gens savent bien à quels dangers ils s'exposent, mais ils ont le sentiment qu'isoler le malade ou prendre des précautions pour protéger le reste de la famille, ce serait rejeter un de ses membres. En Afrique occidentale, « la famille tout entière aimerait mieux contracter la maladie et en mourir que de se séparer de ceux de ses membres qui en sont atteints ».

Quand un paysan birman tombe malade, c'est lui-même qui fait chercher immédiatement le médecin, des médicaments et qui demande à être soigné. Un Grec, au contraire, n'en manifeste aucunement le désir et ne se met au lit que lorsqu'il ne peut plus se tenir debout ; il estime faire ainsi preuve de force d'âme. Chez les Navaho, ce sont les parents du malade qui décident de ce qu'il faut faire et prennent les dispositions voulues. Il est bien inutile d'essayer d'obtenir d'un Navaho qu'il se fasse hospitaliser, puisque c'est sa famille qui prendra effectivement toutes les décisions à sa place. Il est cruel d'annoncer à un Grec qu'il faut se mettre au lit et cesser tout travail ; mieux vaut le dire à sa femme ou à ses parents, afin que le malade ne se trouve jamais dans le cas d'avoir à réclamer lui-même qu'on prenne soin de lui.

Au sein de chaque groupe culturel, les méthodes de traitement sont fixées avec précision. Lorsque la maladie résulte de l'intrusion d'un corps étranger, qu'elle est infligée par les « esprits », qu'elle est provoquée par un serpent ou un poisson, elle est couramment traitée par succion. En Papouasie, on a vu des médecins indigènes essayer de faire sortir par succion l'esprit de l'ankylostomiase qu'ils crachaient sous la forme d'un minuscule serpent. Dans les régions où la médecine occidentale est connue, on a l'habitude de faire venir d'abord le sorcier indigène et l'on ne fait appel au praticien occidental que si tout autre moyen a échoué.

A l'assaut des microbes, armés d'un bolo

LES Birmans ne prennent comme médicaments que des solides et se font introduire des substances solides dans le corps. Les Navahos se servent d'onguent et utilisent des graisses de tout genre. Ils font des sortes de cataplasmes de poix, et lorsqu'ils utilisent une décoction végétale ils s'en frictionnent d'abord rituellement tout le corps avant d'absorber le reste. Dans diverses parties de l'Afrique, les indigènes pratiquent des incisions où ils font pénétrer le médicament par frottement, soit pour se guérir, soit pour devenir plus forts.

L'habitude qu'ont les Occidentaux de se mettre au lit lorsqu'ils sont malades, n'est pas universel-

lement adoptée. Dans certaines sociétés, chez les Zuni par exemple, le malade ne se met au lit qu'à l'article de la mort. Chez de telles gens, on risque de troubler profondément le malade si on l'envoie au lit. Habitué à aller et venir librement, un Navaho souffre beaucoup d'être enfermé et alité dans un hôpital ; chez lui, d'ailleurs, il se peut que le malade couché ne se trouve pas dans les meilleures conditions s'il n'a pour lit que des nattes posées sur un plancher exposé à tous les vents.

Une difficulté supplémentaire provient du fait que, bien souvent, la population confond les mesures prises pour établir le diagnostic avec la cure.

Dans les peuples pour qui la maladie ou la santé dépendent des ancêtres et des divinités, les mesures préventives prennent souvent la forme de rites périodiques. Lorsqu'on introduit les pratiques occidentales dans ces pays, on s'aperçoit qu'il est indispensable de commencer par inculquer à la population les notions occidentales sur les causes de la maladie. Il est très difficile de leur faire comprendre ce que nous entendons par les mots « germe » et « microbe ». Le Dr Heiser constata que les Philippins étaient tous prêts à se lancer à l'assaut des microbes armés d'un bolo, puisque le microbe c'était l'ennemi. Les hygiénistes se sont aperçus qu'aux Indes on a intérêt à parler des microbes comme d'un genre de poison. C'est là une explication rationnelle et qui permet d'éviter d'avoir à rechercher si le microbe est ou non réellement vivant.



En Nouvelle-Guinée, médecins et infirmiers autochtones pratiquent couramment de petites opérations chirurgicales, mais certaines tribus considèrent encore les malades comme victimes d'un sortilège maléfique. Comment donc les soigner ? (Photo officielle australienne.)

La lutte contre les insectes porteurs de germes rencontre des résistances dans les sociétés bouddhistes ; certains groupes acceptent cependant de tuer ces êtres vivants si celui qui le leur demande en prend sur lui la responsabilité. Lorsqu'il s'agit de détruire des rats pesteux, on a constaté que, si ces populations refusent de les tuer directement, elles sont toutes disposées à abandonner un village jusqu'à ce qu'ils aient été contraints de le quitter, ou bien à ôter les toits de leurs maisons pour que la lumière les en chasse. Les Africains et les Grecs prenaient plaisir aux hécatombes spectaculaires de moustiques et de vermine organisées au cours des « campagnes du D.D.T. ». Les paysans iraniens, au contraire, s'inquiétaient, car, selon eux, les insectes nuisibles venant de Dieu, Dieu pourrait maintenant leur en envoyer de pires.

Les piqûres et les vaccinations ne soulèvent parfois aucune objection. Certaines sociétés ont l'habitude d'introduire diverses substances sous la peau pour accroître la force du corps ou sa résistance au mal. Souvent également, on a coutume de piquer la surface de la peau avec une aiguille. Les Birmans n'opposèrent aucune résistance lorsqu'on commença à leur faire des piqûres, car le tatouage est courant chez eux, de même que certaines pratiques qui visent à introduire des charmes et des médicaments sous la peau.

Dans les régions d'Océanie, où le tatouage est en honneur, on a vu des indigènes réclamer l'« aiguille ». Les Tiv acceptent de se faire vacciner si leur chef donne son consentement, car on a l'habitude dans la région qu'ils habitent de faire pénétrer certaines substances dans des incisions par frottement.

En revanche, on a rencontré dans les tribus du nord de la Birmanie, une résistance aux piqûres. Une véritable panique poussa la population à désertir les villages lorsqu'elle apprit qu'on venait les vacciner pour lutter contre la peste, qui faisait rage.

Le médecin doit satisfaire à un certain nombre de conditions pour se faire accepter : à moins qu'on n'ait pris grand soin de les accoutumer à cette idée, les femmes musulmanes ne se laisseront pas examiner par un homme. En Afrique occidentale, le médecin ne peut examiner ou traiter une femme s'il est plus jeune que son mari.

Un grand sabre en guise de bistouri

DANS bien des groupes culturels, le médecin n'exerce qu'après avoir obtenu une sanction surnaturelle ou par le paiement d'une somme d'argent. Chez les Tiv, un « médecin » ne pouvait traiter efficacement un malade sans avoir payé pour ses connaissances et pour avoir le droit de prescrire le traitement ; très souvent le traitement est tenu pour inefficace si le malade ne verse pas une somme d'argent. Cette idée est très répandue, et il peut être nécessaire d'en tenir compte afin d'accroître la confiance qu'inspire le traitement prescrit par un médecin occidental. En vue d'inciter la population d'un territoire africain à recevoir des soins en les rendant à ses yeux à la fois efficaces et gratuits, l'administration britannique fit annoncer que les paiements nécessaires avaient déjà été effectués sous forme d'impôts.

Les populations pour qui il importe que le corps soit intact et parfait ne peuvent admettre la chirurgie. Les Hispano-Américains du Nouveau-Mexique refusent toute incision et préfèrent soigner eux-mêmes des maladies comme l'appendicite. Se faire opérer, en effet, c'est endommager son corps pour toujours ; ils le comparent à une poterie qui, même soigneusement réparée après avoir été brisée, en portera toujours des traces.

La question se pose un peu différemment lorsqu'il s'agit d'amputation, car l'opéré deviendra alors une sorte d'infirme ; or, dans bien des sociétés, on méprise l'infirme, ou à tout le moins on le considère avec un certain malaise. Les Navaho estiment que le mutilé n'est plus en harmonie avec l'univers et que son contact risque de détruire cette harmonie chez les autres. Aussi ces peuples, qui ont un grand amour de l'enfance, laissent-ils parfois mourir ou abandonnent-ils dans un hôpital les enfants qui naissent difformes.

En Birmanie, le Dr Seagrave a constaté que les Katchin acceptaient aisément d'être opérés, et même le désiraient dès que la chose était souhaitable. Alors qu'il hésitait à pratiquer une laparotomie, l'un d'eux lui offrit même un grand sabre en guise de bistouri, en déclarant qu'il ne le tiendrait pas pour responsable en cas d'échec de l'opération. Mais, en général, ces populations n'admettent la nécessité d'une opération, qu'au moment où il est trop tard. Pendant une année, tous les malades opérés de l'appendicite moururent, car ils ne se présentaient au médecin qu'après rupture de l'appendice. Et cependant, ils n'hésitaient pas à venir, tout en sachant que personne n'avait survécu à l'opération.

En Afrique également, le Dr Schweitzer a constaté que la population était toute prête à se faire opérer, même lorsqu'il s'agissait d'amputations et que le caractère spectaculaire des cures l'impressionnait fortement. Il vit même un homme parcourir près de deux cents kilomètres à pied pour se faire opérer.

Les transformations subies à notre époque par les populations peu évoluées et les mesures destinées à les provoquer ont eu parfois des effets imprévus. Les campagnes pour la purification de l'eau qui visaient à éliminer les troubles entériques, ont souvent fait reculer la malaria en aboutissant à l'assèchement des marais ; ailleurs, elles ont amené l'amélioration des routes (comme dans un village égyptien) ou la création de parcs (comme dans un village de Macédoine). En Afrique, l'impôt sur les cases et la rareté du bois d'œuvre, conséquences de l'industrialisation, ont entraîné le surpeuplement des habitations et peut-être aggravé l'état sanitaire. L'introduction de la médecine occidentale a amené certaines populations à perdre confiance en leurs propres traditions et, lorsque les médicaments nouveaux se révèlent trop onéreux, les malades n'ont plus rien pour se soigner.

L'industrialisation, qui a bien souvent aggravé l'état sanitaire des populations et désorganisé leur existence, est d'autre part à l'origine des efforts qu'ont réalisés les pays coloniaux pour améliorer la santé générale, car des gens affaiblis ou malades ne fournissent qu'une piètre main-d'œuvre. C'est également l'influence de considérations économiques qui explique l'introduction de pratiques sanitaires dans les régions rurales, où l'on a réussi à persuader la population de lutter contre les inondations en leur montrant que leurs récoltes profiteraient de la régularisation des cours d'eau, ce qui a eu pour effet d'assécher les marais où se reproduisent les moustiques porteurs des germes du paludisme.



② LES ANTHROPOLOGUES TENTENT DE MARIER L'USINE AVEC LE VILLAGE



DEPUIS cent ans, les progrès de la civilisation ont provoqué l'industrialisation croissante non seulement de l'Europe et des Etats-Unis, mais aussi des pays qui ont été amenés, par la persuasion ou par la force, à commercer avec l'Europe et les Etats-Unis. Pendant longtemps, ce fut un processus involontaire, dont la plupart des dirigeants ne se faisaient aucune idée d'ensemble et ne soupçonnaient nullement les conséquences ni les répercussions lointaines. Quant à ceux qui mesuraient l'importance de l'industrialisation, les uns attendaient de la multiplication des produits de consommation un accroissement du bien-être de l'humanité, les autres n'y trouvaient que le thème de récits d'imagination.

Nous-mêmes, avec notre longue expérience et notre connaissance approfondie des effets de l'industrialisation, nous sommes stupéfaits des bouleversements qu'entraîne parfois l'introduction du numéraire dans une économie fondée sur le troc, ou celle d'une invention aussi simple que la lampe à pétrole ou le chariot à roues.

Le prix, en termes de souffrances humaines

L'INDUSTRIALISATION n'est pas un phénomène passager ; on peut en déplorer les effets — comme le faisait naguère un Vénézuélien épouvanté de découvrir la misère derrière la richesse dans Caracas industrialisée — mais « les conséquences démographiques de l'industrialisation constituent à leur tour un puissant facteur d'industrialisation ; le processus n'est pas réversible ». Au contact de la civilisation occidentale, des pays jusque-là essentiellement agricoles s'acheminent vers l'industrialisation. Les grands programmes de développement et de travaux publics y déterminent souvent une modification radicale des conditions de vie, due à la brusque raréfaction des biens de consommation. En fait, le prix de l'industrialisation, en termes de souffrances humaines, a été la plupart du temps bien plus élevé qu'on ne le croit. Le progrès agricole et l'industrialisation ont, à certains égards, les mêmes effets.

Les propriétaires et les gérants (dont la plupart sont occidentaux) de grandes plantations, tout comme ceux des entreprises industrielles, emploient un grand nombre de travailleurs et ils exploitent la terre et la main-d'œuvre dans le seul dessein d'en tirer le maximum de profit. En Afrique, où la plupart des plantations sont situées à proximité des villages, les ouvriers agricoles ne sont pas arrachés à leur famille et à leur communauté comme le sont les travailleurs de l'industrie ; mais en Nouvelle-Guinée, où ces ouvriers se recrutent au loin, leur moral est souvent désastreux, condamnés qu'ils sont à vivre sans femme et sans famille, à l'écart de leur communauté. En outre, la mécanisation, que ce soit dans l'agriculture ou dans l'industrie, détourne l'homme des techniques traditionnelles de son groupe social et des métiers qui lui donnaient un sentiment d'appartenance en l'identifiant à son père, à sa famille, à ses ancêtres.

« Que vont faire nos femmes toute la journée ? »

LES gouvernements ont pris des mesures pour supprimer les abus les plus flagrants du régime salarier, mais la nouvelle législation ne tient pas compte des effets moraux de l'industrialisation. Quand on proposa d'installer une pompe dans un village de fellahs, pour épargner du travail aux femmes, les fellahs répondirent : « Mais que vont faire nos femmes toute la journée ? » Il ne s'agit pas seulement d'occuper les femmes : c'est l'une des fonctions de la femme d'aller puiser l'eau à la fontaine. Les vignettes que les Arabes font pour les touristes représentent souvent une femme portant une cruche d'eau. Chez les Tiv et les Birmans, les femmes ont pour attribut inséparable le mortier à piler, et le Tiv Akiga se représente son épouse filant et tissant pour lui. Que se produit-il lorsque la femme cesse de correspondre à l'idée que l'homme se fait d'elle, en tant que femme et en tant qu'épouse ? Que se produit-il quand on veut économiser le travail et que le travail n'est ni une obligation morale ni une nécessité, mais un mode d'existence ? ou l'une des vertus suprêmes, comme chez certains Indiens d'Amérique ?

Pour éviter les méfaits de l'industrialisation, il faut tenir compte de tous ces facteurs. La mission F.A.O. (Suite au verso.)

L'INDUSTRIALISATION POSE DES PROBLÈMES QUI NE SONT PAS UNIQUEMENT TECHNIQUES

(Suite de la page 7) En Grèce estime par exemple que, pour nourrir sa population et relever son niveau de vie, ce pays doit s'industrialiser et donner la prépondérance aux cultures marchandes. Encore faut-il concilier les nécessités techniques avec la tradition.

Comment convaincre les villageoises de porter le linge à la blanchisserie, lorsque les heures passées à laver le linge à la fontaine ou au bord du ruisseau constituent pour elles un agréable passe-temps et que les lavandières fournissent le thème de l'une des rondes préférées de ce peuple ? Que les touristes se souviennent avec émotion d'avoir vu les mères grecques, au printemps, filant sous la treille, tout en surveillant la marmite pendant que leurs enfants s'ébattaient autour d'elles.

En Grèce, une maman commence un trousseau dès la naissance de sa fille. Comment la convaincre d'acheter des tissus ou d'autres produits manufacturés ? Il n'est pas possible de supprimer la pratique du tissage domestique sans priver l'individu et la famille d'un élément essentiel de leur vie, et jamais le travail industriel auquel serait occupé le temps ainsi récupéré n'offrirait un sens aussi profond. De même le rapport de la F.A.O. recommande aux Grecs de placer leur argent dans l'industrie, de façon à financer l'industrialisation de leur pays. Mais il est contraire au tempérament des Grecs de placer leur argent. Les Grecs n'ont confiance que dans le concret, l'immédiat : l'avenir est pour eux matière à rêverie, non à spéculation. Par tradition, ils aiment conserver leur argent en espèces, sous leur matelas, et n'imaginent pas de le confier à une banque ou à une entreprise.

Linton raconte que, dans une bourgade de Madagascar, un marchand refusa de lui céder tout son stock de fibres de raphia, disant qu'il s'ennuierait s'il n'avait plus rien à vendre. Il faut dire aussi que Linton avait accepté sans marchandage un prix excessif et que le marchandage constitue dans ce pays le piment de la vie sociale; le commerçant n'avait pas voulu se priver d'une journée de marchandage simplement pour s'assurer un meilleur bénéfice. Un tel régime ne répond nullement à la conception occidentale d'une économie fondée sur l'argent.

Même chez les parents, l'hospitalité est devenue payante

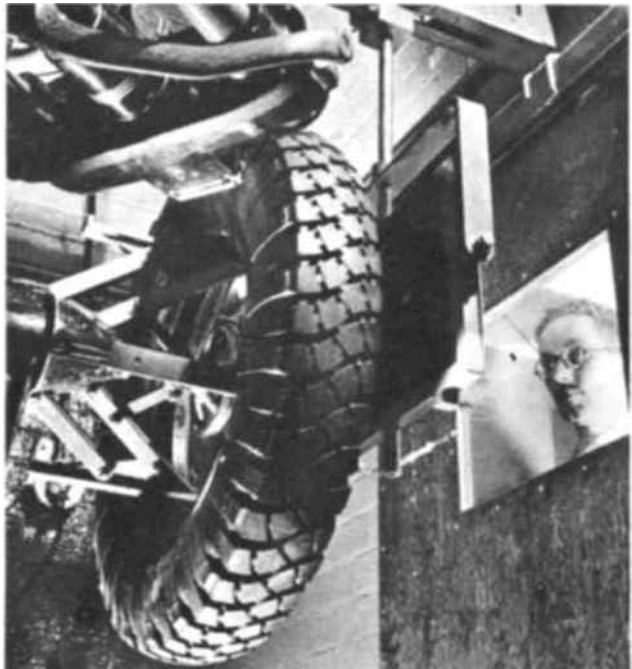
Les progrès techniques de l'agriculture comme ceux de l'industrie ont introduit une telle économie dans bien des régions. Les Navahos, installés par le gouvernement des Etats-Unis dans une région exceptionnellement fertile, aiment mieux travailler pour un salaire que d'exploiter leurs propres terres. Les mères négligent leurs enfants et renoncent à préparer les mets traditionnels pour recourir aux conserves du commerce; l'expérience montre que les enfants navahos se portaient mieux au temps où leurs parents ne connaissaient qu'une économie de subsistance. En Afrique, l'introduction de l'économie fondée sur l'argent a souvent provoqué, avec la désintégration des familles, la destruction complète des liens familiaux traditionnels et de la structure sociale et économique des communautés. Au temps où la fortune de la famille et de la tribu s'évaluait en têtes de bétail et était administrée par le plus « méritant », l'adolescent s'insérait automatiquement dans un système de relations sociales et dépendait du chef aussi longtemps qu'il n'avait pas conquis lui-même le droit de diriger son groupe. Aujourd'hui, l'adolescent peut s'en aller gagner de l'argent ailleurs pour s'acheter une vache. L'argent favorise la sécession, la rébellion; il sape l'autorité paternelle et les traditions, il fait de la jeune génération une classe à part. Dans les villes, notamment, le mariage n'est plus un contrat entre deux familles mais un accord entre deux individus. La *lobola* traditionnelle — prix d'achat — qui cimentait l'union de deux familles et assurait la continuité de chacune d'elles, le jeune homme la verse maintenant à la jeune fille elle-même. Souvent le voyageur doit payer la nourriture et le gîte, même chez des parents, contrairement aux lois de l'hospitalité; parfois il s'aperçoit que son hôte, prévenu de son arrivée, s'est absenté pour n'avoir pas à donner des aliments qu'il a achetés ou qu'il pourrait vendre pour de l'argent.

L'outillage employé dans l'agriculture et dans l'industrie pour économiser le travail, augmenter la production ou améliorer les produits a souvent une influence plus grande qu'on ne l'imagine. Au premier stade de la technique, l'outil est le prolongement du corps; le fuseau allonge et affine le

doigt, le maillet est un poing plus dur et plus puissant. L'outil obéit au rythme du corps, qu'il amplifie ou accélère, sans le remplacer ni le modifier de façon essentielle. La machine, elle, n'est pas faite à l'image du corps: elle a son existence propre, son rythme propre, auquel l'homme doit se plier. La femme qui tisse à la main règle constamment la tension de la trame par le rythme de ses mouvements et d'après ses sensations musculaires. A l'usine, elle se contente de surveiller la machine et n'intervient qu'à des intervalles indépendants de sa volonté, imposés par le rythme du travail ou les exigences de l'horaire. Chez elle, elle suit son propre rythme, et termine l'opération quand elle estime, au toucher ou d'après la résistance du tissu, que le moment est venu de le faire.

Pour se protéger on se couvre de bien

Les transformations techniques ne sont pas toujours économiques, car la main-d'œuvre coûte moins cher que les machines. Dans certains cas, elles se heurtent à une résistance, précisément parce qu'en économisant la main-d'œuvre elles privent une partie des ouvriers de leur gagne-pain. Une certaine compagnie de Porto Rico a mérité l'admiration de ses employés parce qu'elle hésita à importer et à utiliser des machines et des produits chimiques qui permettraient d'abaisser les prix de revient; indépendamment du fait qu'ils conservent ainsi leur emploi, les ouvriers considèrent en effet que « la canne à sucre a besoin du contact de la main » et que le désherbage chimique est funeste. Parfois, l'introduction inconsidérée du machinisme se solde par un échec lorsque rien n'a été prévu pour l'entretien des machines ou le remplacement des pièces défectueuses; c'est ce qui s'est produit au Brésil, où l'on a importé des moteurs de hors-bords sans fournir ni les pièces détachées nécessaires, ni du combustible à un prix abordable. On fait parfois des démonstrations de machines agricoles devant des cultivateurs qui sont beaucoup trop pauvres pour acheter et entretenir ces machines et dont les exploitations sont trop petites pour qu'ils aient besoin d'autre chose que d'une charrue ou d'une houe perfectionnée. On a importé des machines à coudre et des tissus manufacturés dans certaines régions d'Afrique où l'on ignore l'usage de l'aiguille. Les Africains qui achètent les



L'outillage employé pour économiser le travail a souvent une influence énorme sur la mentalité du travailleur. L'outil obéit au rythme du corps sans le remplacer ni le modifier. La machine, elle, n'est pas faite à l'image du corps, elle a son rythme propre, auquel l'homme est obligé de se plier. (Photos Unesco et C.O.I.)

Dans certains pays, les femmes ont pour attribut inséparable le mortier à piler. Ailleurs, l'homme se représente son épouse filant et tissant pour lui. Que se produit-il lorsque la femme, en utilisant les instruments modernes, cesse de correspondre à l'idée que l'homme se fait d'elle? (Photos ONU et National Film Board, Canada).



PROBLÈMES TECHNIQUES

vêtements confectionnés à la machine par les Indiens ne peuvent ni les raccommo-der eux-mêmes ni les faire réparer, faute de machines à stopper.

L'adoption sans réserve d'un nouveau matériel peut avoir des conséquences imprévues. Dans certaines régions de l'Ouganda, où les habitations avaient des toits de chaume, on ne pouvait utiliser des lampes à pétrole sans augmenter les risques d'incendie; la population se confectionna à l'aide de bidons à pétrole des toitures incombustibles pour remplacer le chaume, d'ailleurs devenu rare en raison de l'extension des cultures marchandes.

Ce changement eut d'ailleurs un heureux effet sanitaire, car les anciennes toitures abritaient des rats, ce qui constituait un danger permanent de contagion. Toutefois, à un

Protéger du feu, les bidons à pétrole

stade d'industrialisation plus poussé, le pétrole ne se vend plus en bidons et la population doit aujourd'hui le transporter dans des bouteilles de bière ou de coca-cola; le matériel de couverture a donc disparu et l'administration procède actuellement à des expériences pour trouver un nouveau matériau de remplacement.

En Afrique, les chemins de fer furent construits pour éviter l'emploi des porteurs et permettre ainsi la suppression de l'esclavage. Mais, avant d'être en contact avec l'Occident, les Africains n'avaient nul besoin de transports et l'esclavage était simplement chez eux une forme de service agricole ou domestique. Pour construire les voies ferrées — et supprimer ainsi un mal dont ils étaient responsables — les Occidentaux firent appel au travail forcé, causant d'innombrables pertes de vies humaines, favorisant à leur propre avantage le développement des cultures marchandes et d'une économie fondée sur l'argent, et détruisant les coutumes relatives à la famille, au mariage, à l'autorité paternelle. Peut-être ces travaux publics furent-ils en fin de compte « utiles à l'humanité », mais ils n'ont certainement pas contribué au bien-être des Africains.

Certaines cultures sont caractérisées par un système des valeurs qui fait obstacle à l'industrialisation. Les Masai, par exemple, se refusent à faire un travail salarié; la seule occupation qui leur paraisse digne d'eux est l'élevage du bétail, qui constitue leur bien le plus précieux. Les populations de nombreuses régions d'Afrique ne veulent obéir qu'à ceux qui détiennent traditionnellement l'autorité. Les Zoulous, qui se considèrent comme une race de guerriers, trouvent humiliant de se soumettre à la discipline du travail industriel; ils acceptent en revanche d'accomplir des besognes domestiques, qui supposent un tout autre système de rapports. Les Tiv estiment que seuls les individus antisociaux, inadaptés, incapables de s'intégrer au groupe sont prêts à s'expatrier pour l'appât d'un salaire. Néanmoins, quand il fut question de faire passer le chemin de fer à travers le pays tiv, nombre d'entre eux vinrent avec joie travailler au chantier, donnant toute satisfaction à leurs employeurs.

Il n'est pas exact que tous les peuples aspirent à améliorer leur sort et, par conséquent, à travailler. Des travailleurs de Porto Rico, par exemple, manifestent parfois le désir de gagner davantage d'argent pour s'acheter à leur propre installation électrique ou un poste de radio. Mais, dans bien des cas, leur répugnance à travailler est la plus forte, et ils interrompent leurs versements, ou même quittent leur emploi, dès qu'ils ont économisé quelque argent.

Quand, dans le Soudan anglo-égyptien, les cultivateurs virent soudain leurs revenus s'accroître dans des proportions extraordinaires, ils ne trouvèrent rien de mieux à faire avec cet argent que de louer de la main-d'œuvre pour se dispenser de travailler eux-mêmes; ils n'avaient aucun désir de se procurer davantage de biens ou de confort. Parfois le travailleur aspire à gagner davantage, mais ce n'est pas pour améliorer sa situation matérielle. En Chine, par exemple: « Un important industriel qui employait une main-d'œuvre très spécialisée, ému du mauvais état sanitaire d'un grand nombre de ses employés, augmenta spontanément leurs salaires. Le seul résultat de son geste fut — il ne tarda pas à le constater — que les hommes se mirent à entretenir une parenté plus nombreuse qu'il n'est de règle dans leur condition. » A Porto Rico, l'individualisme n'a pas encore entièrement triomphé de la coutume qui veut qu'on entretienne une nombreuse parenté; les hommes de ce pays préfèrent émigrer seuls aux Etats-Unis pour y occuper un emploi salarié, sans qu'aucun parent vienne réclamer sa part, et ils sont sûrs que les subsides qu'ils envoient à leur femme restée au pays sont employés pour la famille directe, les femmes seules n'ayant pas à entretenir de parenté.

Les Annamites n'aiment pas travailler dans les mines, car ils craignent de déranger les esprits des montagnes, et cette crainte est renforcée par le taux élevé de la mortalité parmi les mineurs.

Dans bien des régions la population ne travaille que sous l'aiguillon d'une nécessité précise: besoin de se nourrir, obligation de préparer une cérémonie, de cultiver la terre, de soigner la plante qui pousse. Mais la machine n'exige pas qu'on s'occupe d'elle tel jour plutôt que le lendemain. Le travailleur, dès qu'il a de quoi se nourrir, ne voit plus la nécessité d'aller à son travail. Il n'a plus aucune raison de le faire s'il possède un jardin ou s'il habite le bord d'une rivière poissonneuse. Cette attitude générale, qui se manifeste aussi par l'ab-



sentisme scolaire, tient à ce que ces populations conçoivent le temps indépendamment de tout programme d'action. Quand elles utilisent les inventions mécaniques (automobile, radio, télégraphe) qui permettent d'économiser le temps, elles le font par goût du confort plus que par souci de vitesse; et elles consacrent volontiers à l'inaction le temps ainsi gagné. Ces gens « peuvent rester des heures entières, debout ou assis, à ne rien faire ou presque ». Pour que l'industrialisation ait des effets heureux et durables, il faut tenir compte de ces facteurs culturels: les accepter, ou au contraire inculquer aux populations intéressées la notion occidentale du travail industriel.

La composition et la qualité de la main-d'œuvre sont souvent fonction de facteurs culturels. Dans les pays tels que la Grèce, la Chine et le Japon, où la famille prime tout, l'employeur est obligé d'offrir des emplois à ses parents, quels que soient leurs mérites et leurs capacités. Même les entreprises non familiales sont organisées sur le modèle familial. Les Chinois, par exemple, ne se résignent pas plus à renvoyer un employé indélicat qu'un père ne songe à expulser du sein de sa famille un enfant qui s'est mal conduit. Cette attitude a fait perdre bien de l'argent aux entreprises chinoises et japonaises. Lorsqu'une entreprise japonaise travaille à perte, le patron ne renvoie pas pour autant ses employés, estimant qu'ils sont sous sa protection.

Un conseiller financier des Etats-Unis, s'étant aperçu que le même principe était applicable dans le cas des fonctionnaires, le *New York Times* fit campagne contre la pratique des « sinécures », qui fut condamnée sans appel. Mais l'introduction des méthodes occidentales dans les entreprises privées souleva la réprobation générale. Là où l'autorité est d'essence familiale, l'employé ne comprend pas qu'on puisse obéir à un contremaître, et l'employeur lui-même ne sait comment traiter ses employés.

Les Birmans réprouvent la thésaurisation, ils sont prodiges dès qu'il s'agit de choses religieuses, et ils sont convaincus qu'un bouddhiste ne doit pas faire de testament; aussi sont-ils incapables de réunir les capitaux indispensables à une entreprise industrielle de quelque envergure. En revanche, les petites fabriques et les ateliers, qui ne choquent pas les traditions birmanes, se sont multipliés dans les campagnes. Sous l'administration britannique, les Birmans se méfiaient des machines agricoles, y voyant un nouveau prétexte pour relever le taux de l'impôt; ils n'en visitaient pas moins volontiers les expositions agricoles où ces machines étaient présentées, y trouvant, conformément à leurs traditions, « l'occasion de se réunir, et aussi de voir quelques images représentant les engrais, les insectes nuisibles, etc., auxquels le gouvernement atta-

che superstitieusement de l'importance ». En Turquie, le manque d'ouvriers qualifiés et le faible rendement de la main-d'œuvre non spécialisée s'expliquent par le fait que le travailleur, qui n'aime pas l'atmosphère de l'usine, ne reste jamais assez longtemps en place pour se former, et préfère retourner à la terre.

Les gouvernements, les spécialistes des sciences sociales et les organisations charitables se sont grandement émus des misères indirectement causées par l'industrialisation. Tous semblent s'accorder à penser que la décentralisation de l'industrie, en amenant le travail au village ou à proximité, et en évitant ainsi d'arracher les travailleurs à leur milieu, contribuera à réduire les perturbations signalées plus haut et permettra en même temps de relever le niveau de vie grâce à l'augmentation des revenus.

Les industries du village procurent, en effet, des fonds qui rendent possible ce relèvement du niveau de vie; elles viennent combler les lacunes qui apparaissent d'ordinaire lorsque les articles manufacturés remplacent les productions de l'artisanat; elles permettent également aux agriculteurs d'employer utilement les loisirs nouveaux résultant de la mécanisation de l'agriculture. De fait, dans bien des villages de l'Inde, de la Chine et des Philippines, une partie des agriculteurs est réduite au chômage: on estime que, dans les villages chinois, les cultivateurs et les ouvriers agricoles sont sans travail de six à huit mois par an.

Il y a donc eu des difficultés et des bouleversements, mais ces problèmes pourront être résolus par l'étude de la situation locale, si l'on manifeste la compréhension et le respect nécessaires à l'égard des institutions et des traditions existantes. Les coopératives chinoises remportent un succès croissant sur le plan social. Le programme qui a été récemment mis au point envisage de conserver, dans l'industrialisation, les relations coopératives traditionnelles de la corporation et de la famille, et d'industrialiser les groupes déjà existants, à l'échelon du village. Dans l'Inde, l'idée d'une industrie de village s'est fait accepter grâce aux efforts judicieux de ceux qui ont su instruire patiemment le peuple. Un village indien a été jusqu'à prévoir dans son programme d'industrie familiale l'installation de latrines; il y a même deux installations de ce genre dans certaines maisons: l'une est en usage, tandis que le contenu de l'autre est traité pour être vendu comme engrais. Au Mexique et en Equateur, certaines industries familiales ont pu s'implanter dans les foyers avec d'excellents résultats, sans heurter les traditions que les habitants respectent et auxquelles ils sont profondément attachés.

Par esprit de famille, un patron ne saurait renvoyer ses employés

③ " NOUS GARDONS LA CHARRUE DE BOIS PARCE QU'ELLE EST PLUS DOUCE A LA TERRE "

Si l'on considère le rythme auquel s'accroît la population mondiale depuis quelques années, on comprendra qu'il est urgent de transformer l'agriculture.

On a proposé certaines transformations de caractère général, en y adjoignant des suggestions adaptées aux besoins de régions déterminées, mais ces mesures, si elles ne concernent pas l'homme directement, ne peuvent manquer d'avoir une influence déterminante sur tous les aspects de sa vie. Pour assurer l'exploitation rationnelle des pâturages et éviter les feux de brousse, il faut contraindre les pasteurs à renoncer à des pratiques ancestrales et adopter des méthodes nouvelles. Pour régulariser les cours d'eau, il faut parfois, comme c'est le cas en Grèce, creuser un nouveau lit, ce qui entraîne l'expropriation de cultivateurs établis là depuis plusieurs générations.

Pour obtenir de l'agriculteur qu'il détruise les insectes et les animaux nuisibles et qu'il sélectionne les semences, il faut d'abord lui faire comprendre que l'augmentation de la productivité est à ce prix. Certains Indiens du Mexique, qui voient dans les mauvaises récoltes l'effet de la volonté divine, trouvent inutile de garder pour eux les meilleures semences et préfèrent les vendre puisqu'elles leur permettent de gagner ainsi plus d'argent. Les Ifugaos des montagnes de Luçon sont persuadés que les ravages des insectes représentent une sorte de chantage de la part de la divinité : c'est une façon de réclamer des offrandes.

Pour introduire des réformes, il faut d'abord connaître les conditions existantes, ensuite obtenir l'accord et le concours de la population intéressée. Sinon, les mesures les plus simples seront vouées à l'échec : les paysans rendront la liberté aux rats capturés ; ils cacheront le bétail pour le soustraire à la vaccination. Si l'on procède à une réforme agraire sans réformer les conditions de crédit, au bout de quelques années la propriété sera à nouveau concentrée entre les mains d'une minorité. C'est dans l'intérêt de l'homme et pour son bien que l'on propose des réformes ; il faut donc veiller à ce qu'elles aient un effet durable, et éviter, dans toute la mesure du possible, de bouleverser ou de détruire les conditions existantes et les valeurs admises. Voici quelques exemples des attitudes, des conceptions et des valeurs essentielles dont il faut tenir compte :

Souvent, les travaux agricoles ne sont qu'un moyen de communier avec la terre bien-aimée. En Inde, les Baïga refusent d'utiliser la charrue métallique : pour eux, ce serait mal reconnaître la générosité de la terre que de l'éventrer ; la charrue de bois semble plus douce ; les Hopi n'ont pas le sentiment d'arracher leur subsistance à un sol aride, mais au contraire d'aider la terre à produire les riches récoltes qu'elle prépare à leur intention.

Dans de nombreux groupes humains, l'homme préfère s'accommoder de l'ordre existant plutôt que de le modifier, et subir plutôt qu'agir. Il ne voit pas la nécessité « de faire

quelque chose ». Si les méthodes traditionnelles permettent de faire pousser certaines récoltes, de préserver à peu près la santé, de ne pas perdre toute la terre arable et de garder quelque vigueur au bétail, mieux vaut s'accommoder des inconvénients du système que de risquer de tout bouleverser par des innovations. Souvent l'adaptation se fait si naturellement qu'on ne s'aperçoit pas de ce qui va mal. Dans ces conditions, il est bien difficile de faire admettre la nécessité du reboisement avant qu'il soit trop tard. Le paysan s'habitue à ce que ses récoltes soient médiocres, à ce que ses vaches dépérissent et donnent de moins en moins de lait, jusqu'au moment où il est trop tard pour faire quoi que ce soit.

Dans la plupart des pays, le paysan n'est guère sensible à des considérations abstraites ou spéculatives. Vouloir le convaincre à l'aide de statistiques de l'utilité de la vesce ou des engrais, c'est perdre son temps. Il ne croit qu'à ce qu'il voit. La Near East Foundation a obtenu d'excellents résultats, parce qu'elle a toujours tenu compte de ce fait. On le constate de plus en plus au Moyen-Orient. Une population se méfie des pratiques nouvelles qui n'ont pas encore fait leurs preuves, parce qu'elle a confiance dans l'ordre établi, qui, en dépit de tous ses inconvénients, a assuré la survie de la société depuis l'origine.

Mais cette méfiance s'explique aussi par les erreurs des réformateurs qui, à diverses époques, ont fait appliquer des pratiques nouvelles désastreuses mal adaptées aux conditions locales. En Birmanie, des labours profonds, introduits par les agronomes européens, ont détruit la couche de terre durcie qui maintenait l'eau dans les rizières ; le sarclage des hévéas a raréfié la sève ; la nouvelle variété de tomate, dont la culture devait être plus rémunératrice, ne convenait pas au goût des Birmans.

En Turquie, des experts formés à l'étranger avaient persuadé certains jeunes cultivateurs d'épierrer leurs champs ; la récolte fut plus belle dans les champs non épierrés, parce que dans ce climat sec les pierres conservent l'humidité. En Grèce, le froment résista moins bien à la sécheresse que dans les champs où l'on avait utilisé des engrais : les experts auraient dû faire semer dans ces champs des variétés précoces. A ceux qui ont pris le risque de faire l'essai de pratiques nouvelles, des erreurs de ce genre paraissent excusables, mais elles confirment dans leur méfiance ceux qui ne croient qu'aux méthodes éprouvées.

Dans tout programme d'amélioration, il faut tenir compte des valeurs admises par la population intéressée, qu'il s'agisse de simples préférences ou d'attitudes affectives ayant une signification religieuse. Ainsi, il vaut mieux apprendre aux Hispano-Américains du Nouveau-Mexique à cultiver des variétés de choux plus rémunératrices, mais de dimensions moyennes, parce qu'ils n'aiment pas les légumes trop volumineux. Cependant, ce ne serait pas porter atteinte à leur culture que de les amener à

produire des variétés plus grosses. A l'opposé, nous trouvons l'attitude des Hindous et des Africains envers la vache, qu'ils entourent d'une vénération religieuse. Ici, il faut se garder de heurter la foi religieuse de la population et de lui enlever sa raison de vivre. Là où on laisse les vaches sacrées brouter la récolte pendant que le paysan meurt de faim, l'agronome s'efforcera d'accroître la productivité de la terre, en faisant cultiver des plantes que les vaches n'apprécient pas, comme l'a fait récemment Horace Holmes à Mahwa, dans les Provinces-Unies.

Si le paysan hindou se refuse à fabriquer du fromage parce qu'il lui

faudrait se servir, à cet effet, de présure provenant de la caillette d'un jeune ruminant, il faudra trouver un produit synthétique de remplacement ou une nouvelle façon de traiter le lait. Lorsque les Hindous, dont il était nécessaire d'améliorer l'alimentation, se sont refusés à consommer les œufs, de crainte de détruire la vie, les experts leur ont présenté des œufs non fécondés, dits « œufs végétariens », en prenant soin de démontrer que ces œufs ne contenaient aucun signe ou germe de vie.

Dans les sociétés africaines, où la richesse s'évalue au nombre de têtes de bétail que l'on possède, les bêtes passent de main en main, en réparation de torts ou en échange de femmes, et ne sont abattues qu'à certaines occasions. Il sera impossible de limiter le cheptel tant qu'il représentera une valeur culturelle essentielle. A l'heure actuelle, les populations qui s'adonnent à la fois à l'agriculture et à l'élevage ont un régime surtout végétarien. Quant aux pasteurs nomades, ils vivent dans la misère au sein de l'abondance, sans argent pour s'acheter des vivres et des vêtements, mais avec un nombreux bétail qu'ils ne veulent pas vendre.

Dans ces conditions, la science vétérinaire n'a pour effet que d'accroître encore le cheptel déjà trop nombreux des tribus pastorales, qui méprisent toute activité autre que l'élevage et ne pratiquent même pas de cultures vivrières en prévision des mois de disette de la saison sèche. Elles portent les noms de leurs bêtes, composent des chants à leur intention, passent leurs loisirs à les contempler et s'y attachent sentimentalement. A supposer qu'on puisse leur apprendre à considérer le bétail sous un angle purement économique, on ne ferait que détruire leur système de valeurs et leur sentiment de sécurité. Dans le village chinois que nous décrit Martin Yang, le bétail est considéré comme faisant partie de la famille et on célèbre les anniversaires des bêtes. La viande de bœuf est bon marché en dépit de sa rareté, car bien peu de paysans en achèteraient à un homme coupable du meurtre d'un bovin.

Aux yeux de l'agronome, les pratiques rituelles, magiques ou religieuses des sociétés primitives apparaissent comme un gaspillage de temps et de forces. Mais, sans elles, l'indigène n'aurait pas foi dans ce qu'il entreprend : elles le libèrent des mille soucis qui sont inséparables

du travail de la terre. Là où elle représente un mode de vie et pas seulement un gagne-pain, l'agriculture est toute pénétrée de religion. Au lieu de réserver le vendredi, le samedi ou le dimanche au culte, le paysan pratique sa religion en s'acquittant de ses tâches quotidiennes. Même du point de vue du rendement, ces pratiques ne sont peut-être pas inutiles : Malinowski a montré que c'est autour d'elles que s'organise traditionnellement le travail de la terre.

Le morcellement des terres constitue un obstacle à l'emploi des machines agricoles et un changement apparemment aussi minime que celui

Le vétérinaire se souviendra qu'on célèbre les anniversaires des bêtes

qui consiste à remplacer la charrue de bois par la charrue de fer peut avoir d'importantes répercussions. L'em-

ploi de la charrue métallique se heurte parfois à la résistance de populations qui se refusent à « violenter » la terre. Dans les villages des Provinces-Unies, en Inde, il risque de bouleverser les rapports humains traditionnels. Le menuisier qui fabrique et répare les charrues est en relations constantes avec les cultivateurs, qui ne manquent jamais de l'inviter à leurs fêtes de famille et d'offrir des saris à sa femme. Ces relations subsistent même quand le menuisier ne fabrique pas de charrues, car il s'agit d'un système d'organisation collective, de partage des responsabilités.

Enfin, la charrue métallique exige des bêtes de labour plus fortes, qui consomment normalement plus de fourrage qu'on peut leur en donner. Elle est lourde et ne peut se transporter commodément d'une parcelle à l'autre. Or, chaque paysan doit labourer en moyenne cinq parcelles différentes. Avant d'introduire la charrue métallique, il faut donc faire admettre aux paysans le remboursement des terres. Le gouvernement avait décidé qu'il serait procédé au remboursement des terres de chaque village dès que 75 % des membres de la communauté en feraient la demande. Un seul et unique village demanda le remboursement, il y a quelques mois. Et, même dans ce cas, lorsque les paysans comprirent qu'il leur faudrait abandonner les parcelles auxquelles ils étaient attachés et qui avaient appartenu à leurs pères, le projet fut complètement abandonné.

Dans certaines régions, où l'on trouve de la main-d'œuvre à bon marché parce que le travail de l'homme n'y a pas grande valeur, la machine agricole n'est pas d'un emploi économique. En Indonésie, les ouvriers agricoles acceptent avec fatalisme que le travail d'un buffle vaille deux fois plus que le leur.

En général, la mécanisation risque de bouleverser les conditions mêmes de la vie de l'homme en détruisant la continuité féconde de ses rapports avec la terre, de son effort physique et de ses traditions. Dans des régions comme le Moyen-Orient, la Grèce et l'Amérique latine, où l'homme n'a pas de désirs ou d'aspirations démesurées, la mécanisation de l'agriculture amènera le paysan, non à cultiver davantage de terres, mais à travailler moins, avec moins de satisfaction.





④ " CE QUI GUÉRIT L'UN TUE L'AUTRE "

DANS la plupart des régions du globe, la situation alimentaire justifie, à l'heure actuelle, les plus graves inquiétudes. La famine sévit dans certains pays à l'état endémique, et dans beaucoup d'autres la population est constamment sous-alimentée. Nous ignorons si, à un moment quelconque de l'histoire, notre terre a produit de quoi nourrir tous ses habitants. Mais il est certain qu'elle ne produit pas actuellement de quoi répondre à l'accroissement de la population mondiale qui est allée de pair avec la diffusion de la civilisation occidentale, l'industrialisation et tout ce qu'elle entraîne.

En outre, l'accroissement et la concentration de la population entraînent parfois la destruction d'importantes ressources alimentaires.

Dans bien des régions surpeuplées, le sol, soumis à une culture trop intensive, s'appauvrit : non seulement les récoltes sont moins abondantes, mais les denrées produites sont pauvres en minéraux essentiels. Ailleurs, l'action de l'érosion et des eaux de ruissellement a fait entièrement disparaître la couche végétale.

La sous-alimentation peut aussi être due à l'insuffisance des moyens de transport. Les fellahs égyptiens, par exemple, ne peuvent se procurer les agrumes dont ils ont besoin, et qui poussent cependant à proximité. En Chine, l'abondance peut régner dans une région et la famine dans une autre. Faute de moyens de transport, on ne peut porter secours aux populations affamées.

Le diététicien ne peut donc résoudre à lui seul les problèmes de la sous-alimentation et de la nutrition. En Grèce, il faut reboiser : c'est l'affaire des agronomes.

Il ne suffit pas, d'ailleurs, d'accroître les ressources alimentaires, il faut encore que la population intéressée accepte de les consommer. En Afrique, le gouvernement britannique avait mis un service vétérinaire à la disposition de diverses tribus de pasteurs. Mais, loin d'accroître les ressources alimentaires, cette mesure ne fit que précipiter l'érosion et l'appauvrissement du sol. Pour ces populations, en effet, le bétail fait partie de la famille, et elles ne le sacrifient qu'à l'occasion de quelques cérémonies rituelles, dont le nombre n'a pas augmenté.

En améliorant l'alimentation d'une population quelconque, il est indispensable de

n'introduire aucune modification qui soit incompatible avec ses habitudes alimentaires et ses traditions culturelles.

Dans certaines sociétés où le repas comporte un dessert sucré, on punit volontiers les enfants en les privant de ce plat. Mais on les prive en même temps de certains éléments indispensables à l'équilibre du régime alimentaire, qu'il faut leur faire absorber ensuite sous d'autres formes « pour leur bien ». Les mères tiennent pourtant à pouvoir infliger cette punition et ne consentiront jamais à ce qu'on enlève au dessert sa valeur d'institution.

Le comité des habitudes alimentaires du Conseil national de la recherche (Etats-Unis d'Amérique) a souligné, pendant la dernière guerre, combien est important le « rôle de la tradition dans le maintien d'un bon régime alimentaire ». « Nous ne cherchons pas à supprimer les mauvaises habitudes pour les remplacer par des bonnes, mais à savoir quelles sont les habitudes d'une population donnée, comment elles s'acquièrent, et par quel processus s'opère le choix traditionnel et salutaire des aliments. »

On peut aimer la soupe et détester le velouté

AVANT d'introduire un nouvel aliment ou un nouveau mode de préparation des aliments, il faut tenir compte de certaines préférences ou répugnances particulières qui affectent nutrition et santé. Les habitants de l'Afrique occidentale, par exemple, ont une aversion pour les aliments crus qui leur paraissent tout juste bons pour le bétail ! Les vieillards découragent les enfants de manger des oranges, qui, disent-ils, les rendront mous. Bien qu'ils apprécient certains légumes et fruits crus, les Grecs ne considèrent pas que tous les légumes soient comestibles dans cet état. Si les concombres ne doivent être mangés que crus, les courgettes, les haricots et les petits pois doivent toujours être cuits ; et si le chou est excellent cru, le chou-fleur, lui, n'est mangeable que cuit. Tous les légumes-feuilles ne se mangent pas en salade. Certaines populations africaines mangent la viande crue et saupoudrent leurs aliments de sels minéraux : deux coutumes qui prédisposent aux affections intestinales. Les Portoricains qui vivent mal et sont cons-

tamment sous-alimentés, se refusent la plupart du temps à manger des fruits, même sauvages, qu'ils considèrent comme vénéneux, dangereux pour la santé ou indigestes. Nombre d'entre eux disent que les fruits sont « froids », en donnant à ce terme un sens péjoratif ; nombre d'autres estiment dangereux de mélanger l'ananas à tout autre aliment.

On a eu le tort, autrefois, de méconnaître l'importance des habitudes alimentaires et les aspects culturels et sociaux de l'alimentation. On a voulu, par exemple, faire consommer des potages veloutés à des populations qui, tout en aimant la soupe, ne mangeaient jamais rien qui fût mou et crémeux sans y ajouter quelque chose à mâcher. On a compromis l'équilibre alimentaire des écoliers hispano-américains du Nouveau-Mexique en les habituant à manger du pain blanc, au lieu de *tortillas* de maïs froides, alors qu'ils tiraient presque tout le calcium qui leur était nécessaire de l'eau calcaire où avait trempé le maïs des *tortillas*. On a persuadé leurs mères de remplacer les légumes sauvages par des épinards en conserve, avec ce résultat que les enfants n'avaient plus de légumes dès que l'argent manquait pour acheter des épinards. On a obligé les mères hopi à sevrer les enfants de plus d'un an qui étaient hospitalisés ; quand ces enfants étaient de retour, il fallait, faute de pouvoir conserver le lait, leur acheter du lait condensé, ce qui représentait souvent une dépense trop lourde pour la famille.

Les agronomes redoutent les effets de l'industrialisation sur le régime alimentaire. Dans la plupart des régions rurales de l'Inde, par exemple, où le babeurre entre pour une part importante dans l'alimentation, on consomme beaucoup de beurre de *ghee*. Si la fabrication du beurre est industrialisée, il faudra tenir compte de la déficience qui en résultera dans l'alimentation familiale. Les services de protection de l'enfance recommandent souvent, pour les enfants, de nouveaux aliments, présentant peut-être d'excellentes qualités nutritives, mais dont l'introduction trouble la vie de famille. Certaines mères grecques ayant accepté, sur les conseils d'un diététicien, de servir du raisin sec et d'autres mets peu appréciés à la table familiale, il leur fallut subir les railleries de leur époux, établir des menus différents pour le père et pour les

enfants, compromettre en somme l'harmonie indispensable aux agapes familiales. Il aurait sans doute mieux valu ne pas porter atteinte à la composition traditionnelle du repas principal, auquel s'attache une valeur affective. Si l'enfant grec doit manger des raisins secs, rien ne s'oppose, par exemple, à ce qu'il le fasse lors des fréquentes collations qui constituent le passe-temps favori de tous les Grecs. Il est certainement possible d'amener les Grecs à consommer davantage de substances nutritives sous la forme de ces pois chiches grillés qu'ils apprécient beaucoup et qui sont très bon marché.

On peut détester le lait liquide et aimer le condensé

UN moyen utilisé pour améliorer l'alimentation consiste à suralimenter les enfants, les futures mères et les nourrices. Bien qu'elles ne portent nullement atteinte aux usages établis, les tentatives faites en ce sens ont parfois provoqué des résistances. En Chine, une assistante sociale dut être déplacée parce qu'elle avait voulu faire manger aux femmes enceintes des légumes au lieu de poulet frit, alors que ces femmes, nourries de légumes pendant toute leur existence, avaient attendu avec impatience d'être en état de grossesse pour pouvoir goûter à ce mets plus recherché. Enfin, il ne faut pas oublier, si l'on organise des cantines populaires, que les repas sont aussi des manifestations sociales, et que les aliments perdent subjectivement beaucoup de leur valeur quand ils ne sont pas consommés dans le cadre familial. Pendant la dernière guerre, les Grecs d'Athènes préféraient manger froid, dans leurs maisons sans feu, plutôt que de fréquenter les cantines chauffées. Les fonctionnaires de l'U.N.R.R.A. ont constaté un phénomène analogue en Allemagne.

A condition de tenir compte des préférences et des répugnances alimentaires, il est possible de modifier les régimes. La population siamoise, qui éprouve une grande aversion pour le lait de vache, « accepte » le lait condensé, qui n'évoque pas pour elle l'image de cet animal. De même, les produits à base de blé pénètrent progressivement en Extrême-Orient sous forme d'aliments cuisinés (nouilles et *chapattis* par exemple), ou de petits pains que l'on consomme entre les repas ou avec le riz.



Roger van der Weyden. Portrait d'une jeune femme.



Lukas Cranach le Jeune. Princesse Elisabeth de Saxe.



Thomas Sully. The Torn Hat (Le chapeau déchiré).



Tiziano Vecellio (Le Titien). Lavinia, la fille de l'artiste.



Albrecht Dürer. Saint Paul et Saint Marc (Fragment).



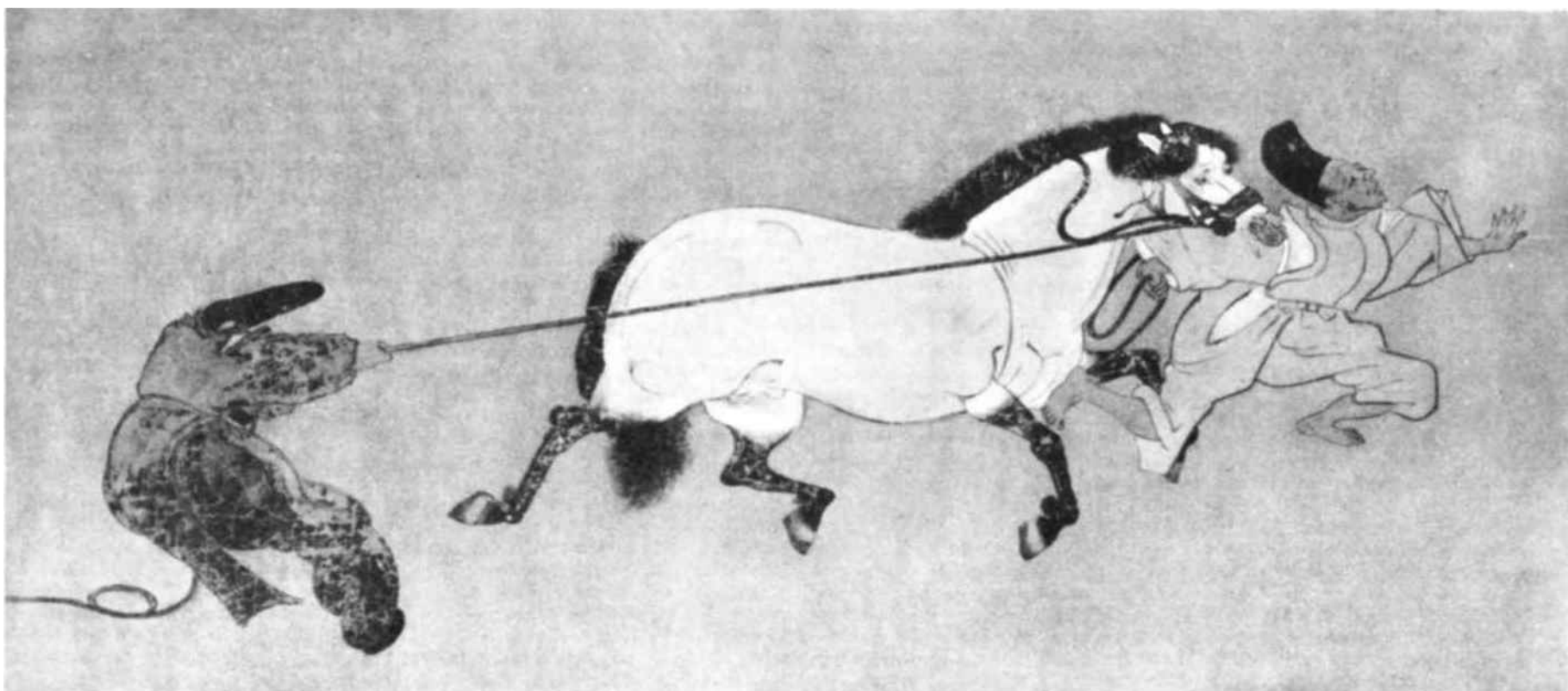
El Greco. Mater Dolorosa.



Pieter Brueghel « le Vieux ». Le pays de cocagne.



Agnolo Bronzino. Maria dei Medici.



Ecole Tosa (japonaise). Dressage de cheval.

CHEFS-D'ŒUVRE POUR TOUS

POUR les nombreuses personnes qui n'ont que rarement l'occasion d'admirer les originaux des grands maîtres de la peinture; pour l'énorme majorité des hommes, qui doit abandonner tout espoir de voir un jour les chefs-d'œuvre accumulés dans les musées et collections publics ou privés, la reproduction en couleurs constitue le meilleur des substituts. Malheureusement, à l'heure actuelle, nombre des reproductions en couleurs sont de mauvaise qualité et parmi les toiles reproduites, beaucoup sont sans intérêt.

Dans le but de rendre les meilleures reproductions en couleurs plus accessibles aux membres du corps enseignant, aux étudiants et en général aux amateurs d'art du monde entier, l'Unesco a créé, avec la collaboration de divers organismes artistiques, deux catalogues énumérant plus de mille toiles dont de très bonnes reproductions en couleurs sont disponibles. Ces ouvrages sont destinés non seulement à faire pénétrer, comprendre et aimer l'art dans les foyers et les écoles, mais aussi à accroître le nombre et améliorer la qualité de ces reproductions.

L'Unesco vient de publier une édition nouvelle et révisée du « Catalogue des Reproductions en Couleurs de Peintures antérieures à 1860 » (1), qui remplace le volume similaire, paru en 1950 et qui fait pendant à un autre catalogue de l'Unesco consacré aux toiles exécutées après 1860.

Pour chacune des œuvres énumérées, le catalogue donne une photographie de la peinture originale et quelques notes bibliographiques sur l'auteur. Le prix, les dimensions et autres renseignements sur chaque reproduction, ainsi que le nom et l'adresse de l'éditeur chez qui elle est disponible, sont également donnés.

Les critères qui ont guidé le choix des œuvres sont la fidélité de la reproduction, la renommée de l'artiste et la valeur de la peinture originale.

Depuis la publication de la première édition du catalogue de peintures antérieures à 1860, des éditeurs de nombreux pays ont proposé à l'Unesco deux cent soixante-dix-sept nouvelles reproductions en couleurs, dont cent trente furent choisies pour être incluses dans la nouvelle édition. De plus, après un examen plus approfondi de la première édition, quarante-trois reproductions furent jugées comme ne présentant pas la haute qualité atteinte dans la présente édition.

A la Maison de l'Unesco, à Paris, comme au siège du Conseil des Arts de Grande-Bretagne, à Londres, une collection complète de ces reproductions est à la disposition du public. Il faut espérer que cette initiative sera suivie dans d'autres pays.

Nous publions ici quelques-unes des reproductions qui ont été ajoutées dans la nouvelle édition du catalogue de l'Unesco.

(1) Prix : 750 francs français, 3 dollars ou 15 shillings.



Hieronymus Bosch. La charrette de foin.



Jean-Baptiste Corot. Le coup de vent.



Maître des demi-figures féminines. Trois musiciennes.

LE QUATRIÈME INDEX TRANSLATIONUM ACCUEILLE Mme BOVARY EN TAMOUL

par Georges Fradier

A SOUPESER l'Index Translationum, dont l'Unesco a publié cette année le quatrième volume, nul ne songe d'abord à déplorer la rareté des traductions : ce répertoire international en indique 17.834 pour l'année 1951. Et encore, tous les pays n'y sont-ils pas représentés et toutes les bibliographies utilisées ne sont-elles pas complètes. Voilà pourtant quatre mille titres de plus que dans le précédent volume.

Mais si, le crayon en main, on feuillette l'Index avec un peu d'attention, on s'aperçoit qu'une telle augmentation ne signifie pas toujours un progrès véritable des échanges culturels : il y a de gros exportateurs, et il y a des portes fermées, il y a des mondes séparés, et les voies du commerce ou de la politique ne sont pas souvent celles de l'esprit.

Chaque année, l'Allemagne traduit plus de 1.300 volumes; la France, l'Italie, les pays scandinaves, le Japon, un millier environ; la Grande-Bretagne, moins de 500; les Etats-Unis, 450. Ces chiffres suffisent à montrer que les influences littéraires ne sont pas précisément réciproques.

Pour s'en tenir aux ouvrages de fiction — romans, théâtre, poésie — les Allemands sont les seuls à suivre régulièrement la production scandinave. D'autre part, tandis qu'ils traduisent par centaines les livres britanniques, les Anglais n'ont traduit, eux, en 1951, que douze ouvrages allemands. Autre exemple d'inégalité : la France, qui importe 134 romans américains, traduit de l'italien 27 ouvrages seulement; l'Italie, au contraire, choisit 128 livres français pour 54 américains.

Généralement, les littératures anglaise, américaine et française sont, dans la plupart des pays, les mieux connues ou les plus abondamment représentées. Sans doute ne faut-il pas s'en tenir aux chiffres globaux, ou du moins convient-il de qualifier le mot « littérature », puisque un bon tiers des livres britanniques et américains, traduits en toutes langues, est fait de romans policiers, aventures criminelles et autres séries noires.

Les plus traduits demeurent toujours les mêmes.

LORSQU'ON en vient aux obstacles politiques, il n'est plus question d'inégalité : c'est le régime des yeux fermés et des oreilles bouchées. Les Russes, en 1951 toujours, ont importé des Etats-Unis quelques ouvrages scientifiques et à peine une demi-douzaine de romans; les éditeurs américains ne semblent pas avoir plus de deux ouvrages soviétiques, mis à part les classiques et les livres dus à des émigrés.

Pourtant, d'autres obstacles sont pires : ceux qui séparent encore l'Orient et l'Occident, ou plus exactement les cultures occidentales d'une part, les civilisations de l'Islam, de l'Inde, de la Chine et du Japon d'autre part. Les littératures de l'Asie, on le sait, sont à peine représentées dans les traductions européennes. Quant aux livres occidentaux, ils restent dans les langues orientales — le japonais excepté — extrêmement rares. Les romans français les plus récents traduits dans l'Inde, sont « le Comte de Monte-Cristo », en telugu, et « Madame Bovary », en tamoul. La Birmanie a emprunté plusieurs livres scientifiques, mais un seul ouvrage de fiction : « Animal Farm », de George Orwell.

Les lecteurs de langue arabe ne sont guère favorisés, eux non plus : en Irak, « Robinson Crusoe » et des contes de Tourgueniev; au Liban, deux romans contemporains seulement, un de Pearl Buck, un de M. Sartre; mais l'édition libanaise a traduit aussi plusieurs livres d'histoire, dont la plupart portent sur la dernière guerre. En Egypte, des lettrés ont peiné sur Shakespeare, Racine, Molière, et sur Oscar Wilde, et sur Pierre Loti. Mais on peut imaginer leur désarroi devant l'énormité de la tâche à accomplir pour que soit honnêtement représentée la « littérature mondiale » dans leur pays et dans leur langue. Or si l'on parle de littérature mondiale, si l'on souhaite qu'entre toutes les cultures

s'établissent des échanges véritables, on doit considérer partout que la besogne est à peine ébauchée : partout on demande des traducteurs.

En tout cas, les traducteurs en exercice ne sauraient, à eux seuls, bouleverser les habitudes du public ni les plans de leurs éditeurs. D'année en année, les auteurs les plus traduits restent les mêmes : il y a de grands livres dont il faut donner inlassablement des versions nouvelles. Ces favoris sont par exemple Aristote et Platon, Homère et Euripide; Shakespeare, Molière et Cervantès; Goethe, Rousseau et Voltaire; Dickens, Balzac, Maupassant, Stendhal, Tolstoï, Hugo, Zola. Et Dante. Et la Bible. Dans un siècle, cette liste sera probablement encore à jour.

On peut lire Baudelaire en hébreu et en japonais.

IL faudra seulement allonger de nouveaux classiques : nos contemporains. Parmi ces derniers, les plus traduits aujourd'hui ne revendiquent pas tous l'immortalité. On a fait, en 1951, quinze traductions de Gide, quatorze de Pearl Buck, treize de Thomas Mann, dix-huit de Steinbeck et de Gorki, seize de Bertrand Russell, trente de Joseph Staline, treize de Winston Churchill. On en a fait aussi par dizaines de Mme Agatha Christie, de M. Peter Cheney et de M. Leslie Charteris. Howard Fast et Louis Bromfield arrivent à égalité, de même qu'Erhenburg et Faulkner, Hemingway et Mao Tse-Tung, Pavlenko et François Mauriac. Dieu (avec les traducteurs futurs) reconnaîtra les siens.

D'autres préférences, nationales ou culturelles, semblent immuables. Les lettres mises à part, ce sont les livres d'histoire et de géographie qui sont le plus généralement traduits. Mais les ouvrages philosophiques et religieux ont la faveur des pays germaniques, scandinaves, anglo-saxons et de l'Italie. Ce sont les sciences, au contraire, qui l'emportent en Espagne et dans les républiques d'Europe orientale.

Quant aux poètes, ils sont, comme d'habitude, excessivement rares dans les catalogues de traduction. Israël, le Danemark, le Japon paraissent être les amateurs les plus convaincus de poésie étrangère. Cependant, il faut noter les succès de R.-M. Rilke et ceux, moins éclatants, de Lermontov, de Heinrich Heine, de Maiakovski et de Baudelaire qu'on peut lire désormais en japonais et en hébreu.

Côté juniors, « Pinocchio » est toujours en tête.

NON moins solidement établis, les livres pour enfants. « Pinocchio » toujours en tête, suivi chaque année, en dix ou douze langues, par les « Contes de Perrault », de Grimm et d'Andersen, par les romans de Jules Verne, par « Alice au pays des merveilles » et par « l'Ile au trésor ».

Enfin la traduction des titres, pour les romans surtout, continue d'obéir à des lois mystérieuses, sa fantaisie n'étant probablement qu'apparente : l'importance commerciale d'un titre est extrême. Sans vouloir se risquer à ce propos à la moindre étude de psychologie comparée, il est permis de rêver aux motifs de certaines métamorphoses. Un ouvrage d'Emmanuel Mounier, par exemple, « la Petite peur du XX^e siècle », s'intitule, en Angleterre, « Be not afraid ! » (Ne craignez point !). En allemand, « Wild Is the River », de Bromfield, devient « Traum in Louisiana ». Dans la même langue, un livre dont la couverture interrogeait « After Hitler, Stalin ? », indique désormais : « Von Talleyrand bis Molotow ». En Finlande, « la Reine Margot », roman d'Alexandre Dumas, se dit « Herttuattaren Rakkaus » : les amours de la duchesse. Et, pour terminer sur une évocation grandiose, on aimera sans doute qu'un titre d'aspect scientifique : « Beyond the Atom » (Au-delà de l'atome) se soit, en néerlandais, transformé en ces mots chargés de promesses : « Het Lied van Gods Schepping » (le Chant de la création divine).



Grâce aux conseils d'un expert suisse, des professeurs de science philippins apprennent à confectionner un matériel de laboratoire peu coûteux, au cours d'un stage d'études.



M. Victor Holbro, envoyé en mission aux Philippines par l'Unesco, montre comment il faut ouvrir une ampoule électrique brûlée de façon à ce qu'elle puisse servir de cornue.



Chauffée à blanc sur une bouteille de colle transformée en brûleur, la balle ne peut plus passer à travers l'anneau. Mais refroidie, elle reprendra son volume antérieur et tombera.



Quelques vieilles boîtes de conserves, un peu d'ingéniosité. Les professeurs de science sont les premiers émerveillés de la facilité avec laquelle ils peuvent confectionner un trépied.



Pourquoi un avion vole-t-il ? Rien n'est plus simple que de répondre à cette question. Avec deux balles de ping-pong et une aiguille à tricoter, un professeur philippin démontre le principe de Bernoulli : soufflez sur les balles, elles se rejoignent, donc, dans un courant d'air, la force se déplace en direction du centre.

LE TOUR DU MONDE D'UNE VIEILLE AMPOULE ÉLECTRIQUE

par Daniel Behrman

CETTE histoire est celle d'un jeune professeur suisse qui a parcouru la moitié du globe pour atteindre les Philippines et y rendre l'enseignement des sciences plus pratique et plus vivant. Mais on peut aussi l'intituler : les pérégrinations internationales d'une vieille ampoule électrique.

Victor Holbro quittait son pays en janvier 1952 pour effectuer, sur la demande de l'Unesco, une mission de quinze mois aux Philippines. Il rejoignait à Manille le groupe d'experts envoyés par l'Organisation au titre de l'assistance technique pour aider le gouvernement à développer l'enseignement public.

Quant à la vieille ampoule électrique, son voyage avait commencé l'année précédente. Elle faisait partie du « laboratoire » miniature, d'une valeur de cinq dollars, qu'un autre professeur de sciences recruté par l'Unesco, M. Ellsworth Obourn, avait transporté des Etats-Unis en Thaïlande. M. Obourn estimait qu'une école ne saurait, sous prétexte qu'elle manque d'argent, se dispenser d'installer des laboratoires. Il avait donc introduit, dans les régions rurales des Etats-Unis, l'usage d'un matériel de fortune qui permet aux élèves de reproduire toutes les expériences décrites dans un cours de sciences élémentaires et qu'on peut se procurer pour une somme modique, puisqu'il se compose de récipients de verre, de ballons de caoutchouc, de bouteilles à encre, de vieilles boîtes de conserves, de tringles de rideaux, de vieilles ampoules électriques et d'un certain nombre d'objets qui traînent dans les placards ou les cabinets de débarras de n'importe quelle maison.

Sur la route qui le conduisait aux Philippines, M. Holbro s'arrêta à Bangkok pour voir M. Obourn et se rendre compte des résultats qu'il obtenait. Ceux-ci étaient satisfai-

sants : dotés de laboratoires élémentaires, les écoliers thaïlandais commençaient à se passionner pour les sciences.

En arrivant aux Philippines, M. Holbro fut perplexe. « Au début, je me demandais pourquoi j'étais venu, raconta-t-il plus tard à Paris, à son retour de Manille. Le gouvernement avait conçu un enseignement scientifique excellent, d'après les méthodes américaines, et n'avait certainement pas besoin de mes conseils. »

Mais le professeur Cecillo Putong, secrétaire des services philippins de l'Education, lui montra l'envers du décor, et la situation n'était pas brillante. Les écoles de Manille avaient beaucoup souffert de la seconde guerre mondiale et leur équipement scientifique avait été complètement détruit. Le manque de devises rendait l'importation d'un nouveau matériel impossible.

Dans ces conditions, M. Holbro décida de concentrer ses efforts sur l'éducation des maîtres eux-mêmes, en leur montrant qu'ils pouvaient fabriquer de petits appareils susceptibles de rendre leur enseignement plus vivant. Il ouvrit un atelier à leur intention dans le lycée Aranillo, à Manille. Chacun des sept collèges de la capitale y envoya un professeur de sciences et trois maîtres d'enseignement technique.

Grâce à la collecte des objets les plus hétéroclites par les élèves du lycée, ces éducateurs apprirent, sous la direction de M. Holbro, à transformer les ampoules en flacons, les boîtes de conserves en trépieds et les bouteilles à encre en brûleurs à alcool.

Il devint possible par la suite de faire appel à leur propre ingéniosité. A la fin du stage, les maîtres étaient

capables de confectionner un matériel relativement compliqué, comme les manomètres et les machines à vapeur élémentaires; grâce à leur capacité d'invention, ils avaient réalisé une cinquantaine de modèles d'instruments de laboratoire.

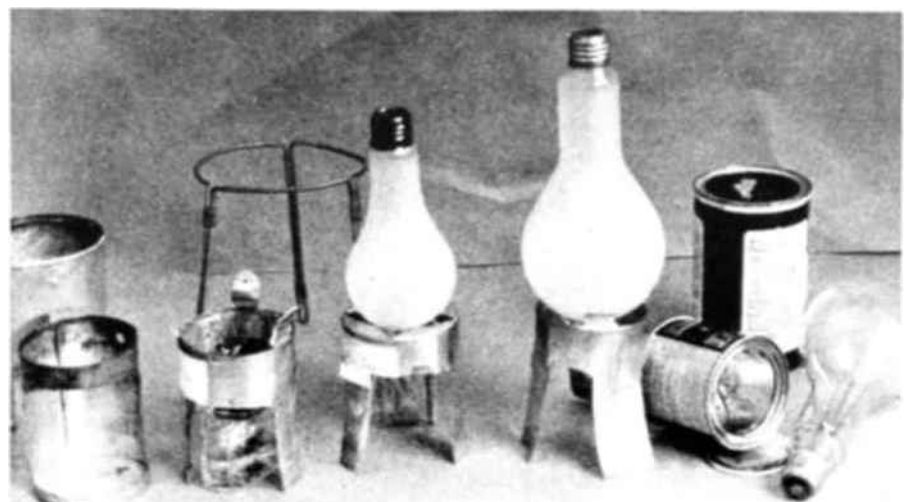
Simultanément, M. Holbro se préoccupait, en collaboration avec les professeurs et les élèves de l'école des Arts et Métiers de Manille, de l'installation et de l'équipement du laboratoire dont cet établissement avait besoin. L'école apporte actuellement son concours à l'organisation d'un centre d'éducation dont le gouvernement philippin et l'Unesco ont décidé la création à Bayambang, localité située à 200 km au nord de la capitale.

Destiné aux professeurs de sciences — qu'ils enseignent dans les

écoles primaires, dans les collèges secondaires, ou qu'ils soient chargés de cours pour les adultes — le centre de Bayambang doit familiariser les éducateurs avec l'utilisation des laboratoires, la fabrication du matériel scientifique élémentaire et les méthodes pédagogiques modernes. L'équipement et le fonctionnement de ce nouvel établissement seront presque entièrement à la charge du gouvernement philippin. M. Holbro n'a pas manqué d'apporter son aide aux services de l'enseignement scientifique créés à Manille avant son départ, et dont la compétence ne fait pour lui aucun doute.

L'expert de l'Unesco vient de rentrer en Suisse, pour reprendre ses cours de physique et de chimie au collège de jeunes filles de Bâle, où il enseigne depuis seize ans. Il estime que son séjour aux Philippines a été l'occasion d'un enrichissement intellectuel réciproque.

En transformant les ampoules en flacons, les boîtes de conserves en trépieds et les bouteilles à encre en brûleurs, on peut démontrer, dans les écoles, de nombreux principes élémentaires de physique et de chimie. (Photos Unesco).





SEPT GARÇONS FASCINÉS PAR SEPT BALLES

Sept jeunes garçons philippins fascinés par sept balles de bois suspendues à un cadre (photo du haut). Avec un matériel de fortune tel que n'importe qui peut en confectionner n'importe où, un instituteur de Manille explique à ses élèves pourquoi le choc transmis par la balle de gauche se répercute sur la balle de droite, tandis que celles du centre restent immobiles. Grâce aux conseils de M. Victor Holbro, un professeur suisse envoyé en mission aux Philippines par l'Unesco, de nombreux enseignants de ce pays ont appris à fabriquer des appareils de conception très simple et disposent maintenant, pour leurs classes de sciences (photo du bas), d'un équipement précieux. Dans de nombreux pays, les professeurs ne disposent ni des crédits ni des devises nécessaires à l'achat sur place ou à l'étranger de matériel de démonstration. Avec de vieilles ampoules, des boîtes de conserves et de l'ingéniosité, ils peuvent néanmoins procéder à des expériences scientifiques élémentaires (Voir pages 14-15). Photos Unesco.

